

SUJET N°1

Inspirez-vous de la photographie ci-dessous pour rédiger une nouvelle en respectant le cadre et l'atmosphère représentés. Le lieu photographié devra jouer un rôle significatif dans votre récit. Vous êtes libre de déterminer le statut du narrateur, ainsi que le système des temps employés.



Willy Ronis, *Rue Muller*, Paris (Montmartre), 1934

SUJET N°2

Vous inventerez la suite de ce texte extrait du roman de Vercors, *Le silence de la mer* (1942), en tenant compte du statut du narrateur, des temps employés et des informations données dans l'extrait sur le cadre et le personnage.

Ce fut ma nièce qui alla ouvrir quand on frappa. Elle venait de me servir mon café, comme chaque soir (le café me fait dormir). J'étais assis au fond de la pièce, relativement dans l'ombre. La porte donne sur le jardin, de plain-pied. Tout le long de la maison court un trottoir de carreaux rouges très commode quand il pleut. Nous entendîmes marcher, le bruit des talons sur le carreau. Ma nièce me regarda et posa sa tasse. Je gardai la mienne dans mes mains.

Nœud de Sang

Je n'habitais pas très loin de la Ruelle Muller, mais déjà elle me faisait souffrir. J'y avais perdu des êtres chers, dont ma mère gentille et belle et mon père qui reste introuvable. Je n'étais jamais allée dans cette rue; même le jour, où, beaucoup de marchands vendaient leurs produits, de peur que je subisse le même sort que mes parents. Car d'après la police on a retrouvé le corps de ma mère assassinée, non loin des marches de la Rue Muller. Pourquoi ma Mère? Nulle réponse ne me venait à l'esprit. Et mon père, où était-il en ce moment? Je devais me contenter de rester avec cette ingrate de tante qui ne pense qu'à l'argent. Tout ce qu'il me restait de ma mère, était ce pendentif, très précieux et très cher, qu'elle m'avait donnée.

C'était un dimanche soir, comme tous les autres, où Tante Marie me traitait comme son esclave. J'allais lui donner son thé quand soudainement on frappa à la porte. Intriguée par cette tardive sonnerie j'allais ouvrir. Je ne vis personne. J'allais refermer la porte quand soudainement j'aperçus une petite lumière tout au fond de la ruelle. Je m'approchai pour voir de plus près mais la petite lumière continuait à bouger. Je m'arrêtai et distinguai que celle-ci était en fait une femme grande et maigre avec une robe bleu comme celle de Tante Marie. Son visage me parut très familier. J'étais presque certain que c'était ma mère, alors j'ai couru vers elle. Mais ma « mère » accélérerait, je courus la rattraper mais je n'y arrivais pas. A bout de souffle, je m'arrêtai. Ce que je vis me glaça le sang, j'étais sur la Rue Muller. Cette rue où ma pauvre mère a été assassinée. J'entendis le pendentif de ma mère cogner contre ma poitrine. Mais ce n'est pas tout, j'entendis du bruit. Des pas ! Quelqu'un se rapprochait, il fallait que je parte !

Le front en sueur, je ne vis qu'une solution pour partir, les escaliers. À la vitesse d'un cerf, je pris mes jambes à mon cou et montai les marches quatre à quatre. J'entendis un bruit sourd tomber au sol mais je ne fis pas attention. À la fin je repris mon souffle et me dirigeais vers mon chez moi. Mais où étais-je? J'étais complètement perdue. Sans attendre, je criai : « Tante Marie, tante Marie! » aucune réponse. Peu de temps après une silhouette sombre surgit de nulle part. « Mon chou, qu'est-ce que tu fais ici ? ». Mon cœur a fait un bon dans ma poitrine, je n'ai jamais été aussi contente d'entendre cette voix, car c'était celle de Tante Marie. « Viens mon chou, rentrons répliqua-t-elle ». Je marchais en silence quand je me suis rendue compte qu'il me manquait mon pendentif ! Je ne l'avais plus au cou ! Où était-il? Je cherchais péniblement sur moi, mais je ne trouvais rien.

Soudain je me souvenais de ce bruit que j'avais entendu sur la Rue, c'était mon pendentif ! Je ne pris pas le temps d'expliquer à tante Marie que je partis en courant. Rendue en haut des marches, je me rappelai que j'avais pris les marches du côté droit j'y suis donc allée. Ce que j'oubliais c'était que j'étais du côté inverse j'avais donc pris les mauvaises marches, celles de gauche. Sans m'en rendre compte, je continuais ma course mais je me suis arrêtée nette. Il y avait encore le bruit des pas, mais cette fois, c'était trop tard. Avec la vitesse d'un serpent, la silhouette se jeta sur moi et m'enfonça une espèce de filet jaune dans le corps. Dans mon village cette torture s'appelait « Nœud-de-Sang ». Je sentais le filet s'introduire dans mon corps. Il s'enroula autour de mon cœur et le serra, je criai de douleur. Ma dernière vision fut le pendentif attaché au cou de la silhouette et ses dernières paroles « Au revoir mon chou ».

Le retour du diable

« Un troisième crime s'est produit hier dans la soirée. Peut-être un nouveau coup de l'Homme Rouge ? La victime est un homme de la quarantaine prénommé Jean Bassin ! » cria un vendeur de journaux. En une semaine et demie, il y avait eu trois meurtres. Le premier était un jeune homme de la trentaine, le deuxième était une femme elle aussi du même âge et le dernier était Monsieur Bassin. Les trois meurtres avaient tous eu lieu sur la fameuse rue Muller à Paris. Toutes les unités étaient réquisitionnées. L'agent Roux avait retracé tous les faits et gestes des victimes mais toutes ces recherches n'avaient mené à rien.

- Agent Roux, trois personnes souhaiteraient vous voir. Puis-je les faire entrer ? demanda sa secrétaire.
- Qui sont ces gens ?
- Je ne sais pas Monsieur, mais ils disent avoir des informations sur le meurtre de Jean Bassin.
- Très bien, faites-les entrer ! dit-il tout joyeux de cette nouvelle.

Comme l'avait dit sa secrétaire, il y avait trois personnes : deux hommes et une femme. Ces derniers se tenaient les mains comme des enfants de guerre que l'on allait séparer.

« Entrez, entrez » dit chaleureusement l'agent. « Voulez-vous quelque chose à boire ? Thé, café, un verre d'eau ? ».

En l'absence de réponse il continua :

« Ma secrétaire vient de m'informer que vous aviez des informations sur le meurtre de Jean Bassin ? Je vous écoute ».

Les trois visiteurs ne lui portèrent aucune attention. Ils admiraient, toujours en se tenant la main, les peintures accrochées dans le bureau ainsi que les étagères remplies de dossiers portant des numéros. Arthur Roux était un homme très organisé. Chaque numéro désignait une affaire. Plus il y en avait, plus il aimait les ranger et les contempler. Il décida de réessayer :

- Messieurs, Madame avez-vous des informations sur le meurtre de Jean Bassin ?
- OUI ! répondirent-ils à l'unisson.
- Très bien, je vous écoute, répondit l'agent en sortant un bloc-notes et un crayon d'un des tiroirs de son bureau.

Les trois personnes s'étaient assises et désormais elles ne se tenaient plus les mains. Ils se regardaient inquiets de ce qu'ils allaient dire.

- Le meur... meurtre s'e... s'est pro... produit le vingt... vingt-huit oct... octobre dit la femme en bégayant et en tremblant.
- Oui, mais encore...
- Il y a trois cents ans de cela... le vingt-huit octobre 1634... à Paris... reprit un des deux hommes en tremblant comme la femme.
- Il y a trois cent ans de cela, à Paris, il y avait une légende, reprit le deuxième homme. Celui-ci était calme et il ne tremblait pas. Cette légende racontait qu'à partir du dix-sept octobre jusqu'au dix-huit novembre, il y aurait vingt morts dans la rue Muller car... car... le... di... di... diable serait de... de... de retour en ville et malheureusement cette légende est vraie. L'homme ne put s'empêcher de trembler.

La femme continua en bégayant :

- La légende ra... ra... racontait que le di... di... diable ré... réa... réapparaîtrait dans... dans trois cents ans. Le di... diable est... est... de... de... retour, finit-elle par dire en pleurnichant.

L'agent Roux regardait les visiteurs en se grattant la tête :

- Vous me dites donc que le diable est de retour ! ? dit-il un sourire au coin des lèvres.
- Oui ! disent les visiteurs en tremblant.
- Mais à ce moment même, où est-il ?
- Caché ! dit le premier.
- Sous les escaliers ! dit le deuxième.
- De la rue Muller ! finit la femme.

- Très bien, merci pour votre visite Messieurs et Madame. Ma secrétaire vous raccompagnera, dit l'agent en se levant.
- Attendez ! Il ne fera pas que vingt morts dit le plus petits des deux hommes. Quiconque croisera son regard mourra aussitôt. Il se balade la nuit, dans Paris et...
- Merci beaucoup Monsieur, je vais enquêter.

Il ferma la porte derrière eux, s'assit et souffla : « Le diable est de retour » dit-il en riant.

Dix-neuf heures venaient de sonner. Il prit son manteau et son cartable et partit. C'était un homme de petite taille, il avait une moustache qu'il tripotait quand il réfléchissait. Il avait deux enfants : une fille de dix ans prénommée Rose, un garçon de huit ans nommé Charles et il était marié.

Il passa devant la rue Muller, celle-ci était encerclée de policiers. Quand toute la famille fut couchée, Arthur Roux décida de monter une chaise à l'étage et de la mettre devant la fenêtre pour regarder les rues de Paris.

Il fut réveillé le lendemain matin par le téléphone qui sonnait. Il le décrocha en moins de deux secondes. Sa secrétaire lui dit que cette fois-ci, il y avait eu trois meurtres pendant la nuit. Tous ces innocents mouraient d'une crise cardiaque alors qu'ils n'avaient eu aucun problème de santé auparavant. Il décida donc de se rendre sur les lieux.

Les policiers expliquèrent à l'agent Roux qu'ils n'avaient rien vu d'anormal à part deux personnes qui étaient restées figées quelques secondes puis qui étaient tombées par terre tel un oisillon qui essaie de voler pour la première fois. L'une des trois victimes n'était pas morte dans la rue Muller mais sur la Place de la Bastille. L'agent décida donc d'y aller. Il resta deux heures là-bas mais ne trouva aucun indice.

Deux jours passèrent et il y eut cinq nouveaux meurtres rue Muller, deux près du Louvre, trois sur les Champs-Élysées et trois Place de la Concorde.

Une semaine plus tard, il y avait déjà soixante-trois morts.

Depuis la visite des trois personnes, Arthur passait toutes ses nuits devant la fenêtre à contempler les rues de Paris.

Un soir, une ombre passa devant la fenêtre. Arthur prit son manteau sans réfléchir et partit aux trousses du diable. Il courait dans les rues de Paris et essayait de trouver le monstre. Soudain, en tournant au coin de la rue, il le vit avec des yeux qui fixaient ceux de sa proie.

La proie était une femme de la trentaine. Toutes ses affaires étaient par terre et ses bras étaient ballants le long de son corps.

Lorsque le monstre détourna son regard, la femme tomba à terre.

Arthur suivit le monstre qui repartait en vue de tuer une autre personne.

Le monstre arriva devant les escaliers de la rue Muller. Tous les policiers étaient morts. Ils étaient allongés par terre. La voiture de police garée devant les escaliers n'avait pas bougé. Arthur s'avança vers le monstre et dit : « Mon cher serviteur, merci pour ce que tu as fait. Je te revois dans trois cents ans. Maintenant, je vais reprendre mes activités. Tuer des gens dans des accidents de voiture, ce n'est pas aussi drôle que ce que tu fais mais je m'amuse quand même ! ».

Maude

C'était une de ces lamentables nuits. La pluie tombait profusément et la ville était presque inondée. On ne voyait presque rien sauf la rue qui éclatait grâce à la lumière des lampes-tempête. Une dame assez âgée descendit du véhicule, silencieusement comme si un fantôme apparaissait. Sa chlamyde, longue et légère, jaune tachée de noir comme une guêpe, rendait la passagère jeune et vive. Cette tenue semblait neuve mais on ne remarquait pas des trous invisibles sur le linge. La dame, qui n'avait jamais manqué d'argent grâce à son mari, M. Bernard, n'avait pas vraiment des toilettes toutes neuves ou riches puisqu'elle offrait les siennes aux orphelins chaque mois.

Après avoir vérifié que son magasin était fermé, Mme Bernard voulut monter sur le véhicule, mais un cri d'enfant qui s'approchait au fur et à mesure l'empêcha. Elle suivit le bruit et trouva une boîte mouillée au coin de la Rue Muller. La dame tendit ses bras et leva le contenu de la boîte. C'était un nouveau-né, qui tremblait de tout son corps entier à cause de l'affreuse tempête. Mme Bernard hésita un certain moment et elle décida de l'amener avec elle.

Le lendemain matin, Robine Bernard, la première fille de Mme Bernard, hurla en fixant la boîte :

« Maman, j'ai trouvé un bébé dans une boîte!

-Quoi? demanda son frère, Hector, en grattant ses cheveux noirs.

-Ne paniquez pas. Ce n'est qu'un nouveau-né qui n'a pas de parent, expliqua Mme Bernard en mettant le bébé sur le canapé.

-Un nouveau-né? questionna M. Bernard avec des examens corrigés dans la main gauche. À qui appartient-il? Qu'est-ce que tu feras avec lui?

-Je l'ai trouvé dans la Rue Muller, répondit sa femme. Nous devons trouver des parents ».

Plusieurs semaines passèrent comme une chute d'éclairs, et le bébé grandit. Il buvait du lait plusieurs fois dans un jour. La famille Bernard essaya de trouver la mère du bébé mais ce fut un grand échec. Les Bernard ne trouvèrent ni ses parents ni son identité. Ils décidèrent donc de le garder avec eux pour quelques années.

Un jour, M. et Mme Bernard annoncèrent à leurs enfants qu'ils partiraient en Italie afin de régler le problème de leur travail :

« Mes enfants, savez-vous ce que vous devez effectuer?

-Absolument, répondit Robine d'un ton irrité.

-Merci! N'oubliez pas, vous devez nourrir votre petit frère constamment », dit Mme Bernard en partant de la maison.

Les deux jeunes éphèbes, Robine et Hector ne savaient quoi faire dans les trois premiers jours. Ils apprenaient petit à petit à garder un enfant de deux mois. Cependant, ce petit diabolin n'arrêtait jamais de sangloter. Au bout d'une semaine, Hector, le fils de M. et Mme Bernard ne se sentait pas comme d'habitude. Il n'arrivait plus à remuer activement. Hector grattait sa peau sans cesse et était incapable de s'en empêcher. Constamment, Hector vomissait tout ce qu'il avait consommé et il allait aux toilettes chaque heure. Comme ses parents n'étaient toujours pas là, Robine décida d'appeler Mme Ferry chez elle, un médecin célèbre dans son quartier. Ce médecin entra et demanda en regardant Hector :

« Robine, explique-moi cette situation.

-Il y a deux semaines, commença Robine, inquiète et effrayée, nos parents sont partis en Italie pour leur travail et c'est pour cela qu'on garde un nouveau-né. À chaque fois que Hector le touche ou se met à côté du bébé, les symptômes apparaissent tout de suite.

-Un nouveau-né? demanda Mme Ferry. L'as-tu trouvé dans la Rue Muller?

-Je ne sais pas...C'est ma mère ».

Soudain M. Bernard et sa femme entrèrent dans l'immeuble avec plein de joie et dirent :

« Nous sommes de retour!

-Mme Bernard et M. Bernard, c'est bien de vous voir avec plein de joie mais on a un gros problème, expliqua le jeune médecin en croisant les bras.

-C'est quoi le gros problème, Mme Ferry, demanda la mère des trois enfants.

-Mme Bernard, avez-vous pris cet enfant de la Rue Muller? questionna Mme Ferry en le pointant.

-Oui, répondit-elle en fronçant les sourcils.

-Ce n'est pas un être-humain celui-là. C'est un diable. Moi et mes camarades avons fait une recherche sur ce diable... Je ne crois pas qu'il est chez vous! Incroyable! Vous habitez avec un diable qui prend une vie dans chaque famille. C'est-à-dire...

-La mort, répliqua M.Bernard.

-Oui, monsieur, prit la parole le médecin en poussant un immense soupir. Vous devez le remettre tout de suite, sinon vous allez perdre votre fils.

-Perdre un fils! cria M.Bernard en enlevant son chapeau. On ne peut pas perdre un fils à cause de ce nouveau-né! Madeleine, écoute-moi. Nous allons à la Rue Muller pour déposer ce diable. Tout va aller bien. Tu as entendu ce que Mme Ferry a dit. Un diable! Le bébé que tu as pris, que nous avons nourri tuera notre fils. Allons-y, nous partons immédiatement.

-Mais peut-être que Hector peut guérir. Chéri, ne pensez pas à abandonner ce petit encore une autre fois, affirma Madeleine en attrapant les bras de son mari.

-Ça suffit, je ne peux pas voir mon fils en train de mourir », hurla son mari en lâchant ses bras.

On dirait que le ciel savait tout ce qui était arrivé chez Bernard et il se mit à pleuvoir monstrueusement. Madeleine Bernard, avec le bébé dans ses bras, dit :

« Je ne t'ai jamais nommé...Maude. Je voulais nommer mon troisième enfant comme ça. Même si tu es un diable ou que mon fils est malade à cause de toi, n'oublie pas que je t'aime. N'oublie pas non plus que tu appartiens à nous, les Bernard. Désolée, Maude, je dois partir maintenant. Mon bébé...je t'aime ».

Les larmes descendirent rapidement des joues de Madeleine et se mélangèrent à la pluie. Maude savait déjà ce que abandonner par une famille signifiait. Ce diable innocent pleura et pleura. Pleurer ne suffisait pas pour ce bébé. Maude ne savait pas marcher, si elle pouvait, elle courrait vers sa maman, mais non. Elle était encore trop jeune pour mettre ses pieds

minuscules par terre. Le bébé restait là, dans une cuvette, entouré d'une couverture douce. La chlamyde était le seul objet pour lui faire rappeler d'elle.

La famille Bernard ne parla plus de Maude. Hector, totalement guéri ne se rappelait même pas de son petit frère. En voulant commencer leur vie à nouveau, la famille Bernard partit de France.

LA RUE

Il fait nuit. Des pavés mouillés et luisants dans le noir. Une vieille voiture, sûrement délaissée par son propriétaire. Deux ou trois échoppes fermées, aux enseignes délabrées, occupent les principaux bâtiments de la rue. Une à droite, une autre à gauche et la dernière encore à droite. En face, un escalier long et sinueux nous mène vers on ne sait quel destin funeste. Seule une poignée de lampadaires éclaire cette lugubre scène.

J'y suis, la rue de mes rêves ou de mes cauchemars. Elle est telle que je me la remémore. La rue dont je rêve depuis voilà trois mois. Et le voilà cet escalier dont chaque nuit je monte une marche. Une et une seule marche par nuit, c'est la règle de mes rêves. Seulement une marche glissante. Parfois j'ai peur de ce que je pourrais trouver au bout de cette multitude de marches.

Comment suis-je arrivé là ? Je me souviens juste d'une voix me criant quelque chose à propos de plusieurs loyers non payés puis la sensation du pavé humide sous mes fesses. Je suis encore assis d'ailleurs. Je prends appui sur ma main gauche et avec un bref élan me lève.

Je sursaute, un chat vient de surgir d'un recoin d'un bar. Je n'ai jamais aimé les chats, des créatures du diable se cachent sous ces boules de poil descendants du tigre. Je le scrute ; il fait de même ; je ne lui semble pas à son goût car il fronce son museau avec mépris. Il est vrai qu'après un vol plané et un atterrissage forcé dans une flaque, je ne suis guère présentable, et puis je n'ai pas à m'expliquer avec ce chat. Lui aussi avec son pelage noir et ses yeux jaunes me paraît dans un bien sale état. Un petit geste de la main le fait déguerpir et je peux me remettre à analyser cette sombre rue.

Je me presse ; certaines rues dans la magnifique ville qu'est Paris ne sont guère recommandables. Sur un mur recouvert de mousse et de fissures je peux lire : « Rue Muller ». Je suis donc tombé dans la Rue Muller. Je n'en ai jamais entendu parler. Je fais quelques pas en direction de l'escalier.

Là-bas une vive lueur m'éblouit. Je m'approche. Plus j'avance plus la lumière s'éloigne. Elle finit par se trouver sur une marche de l'escalier. Je monte. Je monte. L'ascension de l'escalier me semble durer des heures. Sur l'avant dernière marche, j'aperçois enfin la source de la lumière. Une jeune femme, très belle, m'y attend. Elle est pâle, comme morte, une légère lumière blanchâtre se dégage de sa silhouette. Elle se retourne et je peux enfin apercevoir son visage. Un visage blanc comme neige, une expression très calme y est figée. J'attrape sa main mais la mienne la traverse. Je recule d'effroi.

Je franchis la dernière marche. Le visage du fantôme change. Ses dents deviennent pointues, ses cheveux si bien ordonnés deviennent plats et lisses, la lueur blanche se transforme en un halo noir. De peur je cours. Je cours pendant des minutes qui me paraissent une éternité. Lorsque je prends le temps de voir où je me trouve, je vois : des pavés mouillés et luisants dans le noir. Une vieille voiture, sûrement délaissée par son propriétaire. Deux ou trois échoppes fermées, aux enseignes délabrées...

Non. Ce n'est pas possible. J'ai dû faire une erreur d'itinéraire. Je monte de nouveau l'escalier, la femme, la dernière marche, je cours.

Des pavés mouillés et luisants dans le noir. Une vieille voiture...

Non, non et non. L'escalier, la femme, la dernière marche, je cours.

Des pavés mouillés et luisants dans le noir...

Non, impossible. Je monte l'escalier mais à quoi bon ? Je m'assieds sur une marche trempée, j'ai oublié la dame. Elle arrive par derrière et se jette sur moi. Lumière blanche au bout du tunnel. Avant de mourir je voudrais encore embrasser ma mère.

Ah ! Tiens, non, je ne suis pas mort. Une main me secoue brusquement. J'ouvre un œil, il ne se passe rien, tant mieux, j'ouvre l'autre œil tout va bien. Un vieil homme s'approche de moi, suivi par un homme extrêmement corpulent, un aubergiste je pense. Il déclare d'une voix bourrue : « Dis donc le p'tiot ! Ça fait bien deux jours qu't'es dans les pommes, on t'a retrouvé avec ça dans les mains et allongé en plein milieu de la route. On en a d'ces idées, les Parigots tiens ! »

Il me tend trois poils de chat noir, un bout de tissu blanc ainsi que la plaque Rue Muller. Inconnue à Paris comme rue d'ailleurs.

L'assassinat de la rue Muller

Assis sur le canapé de mon petit appartement, je pensais au travail que j'avais reçu. Hier, en cherchant un emploi, j'avais été engagé comme détective au commissariat de Montmartre. Dès que j'y étais allé, on m'avait directement donné une enquête: le jeudi 4, c'est-à-dire avant hier, à 22 heures une femme avait été retrouvée assassinée dans un étroit passage, à côté de l'escalier reliant la rue Richelieu à la rue Muller. Cette femme, c'était Mme de Rochereux, l'épouse de l'une des personnes les plus riches de toute la France! J'ai aussi été présenté à M.Trévas. Lui aussi était nouveau, et il allait être mon collègue durant cette enquête. Il était d'une taille moyenne, avait des cheveux courts et des yeux bleus. Sa tête était amicale et il semblait être toujours calme et passif. Puis, on s'était donné rendez-vous sur le lieu du crime, et on s'était quitté.

Je me levai pour regarder l'heure: 14h20. Je me préparai donc pour partir et je sortis. Dehors le ciel gris annonçait de la pluie dans peu de temps. La rue était déserte. J'arrêtais, j'arrêtais un taxi qui passait et je lui dis d'aller «Rue Muller». En arrivant, je vis que j'étais en avance, donc je commençai à étudier les lieux. La rue Muller était remplie d'immeubles, la plupart du temps avec un magasin ou une boutique au rez-de-chaussée. L'un d'entre eux attira mon attention: à côté de l'escalier reliant la rue Richelieu à la rue Muller se trouvait un magasin abandonné. Sa porte était en fer et barricadé, probablement pour qu'on y rentre pas. À côté, sur un panneau, était écrit à la verticale son nom avec de grosses lettres en relief: «HORLA». Sa vitrine était cachée par un tissu noir et épais. Au-dessus d'elle se trouvait une mystérieuse phrase: «En faisant descendre l'aile et en enfonçant la hache, on peut faire pivoter l'air et atteindre un merveilleux trésor».

« Bonjour!, fit une voix derrière moi.

Je me retournai et vit M.Trévas.

-Ah! Bonjour!, lui dis-je. Comment allez-vous?

-Bien, merci. Êtes-vous prêt à commencer à enquêter?

-Bien sûr, répondis-je, et nous commençâmes.

Au début, nous partîmes chez M. de Rochereux, le mari de la victime, pour l'interroger. Nous arrivâmes devant sa maison vers 15h30. Elle était vraiment magnifique. Nous rentrâmes par une grande porte faite en chêne, traversâmes un jardin magnifique rempli d'arbres luxuriants et sonnâmes à la porte. Il nous accueillit très aimablement. À l'intérieur, on aurait cru rentrer dans un conte de fées: de splendides tableaux et peintures étaient accrochés sur les murs du salon, la pièce était éclairée par des centaines de lumières, le sol était recouvert de tapis brodés d'argent et d'or.

M. de Rochereux nous expliqua que sa femme était partie à la banque pour retirer une grosse somme d'argent et s'acheter un bijou précieux. D'après lui, les bandits l'auraient vu et auraient voulu le voler. Nous partîmes vers 16h15 pour essayer d'interroger quelques témoins. L'un d'eux nous raconta qu'en rentrant de son travail, il avait vu des hommes se jeter sur une femme, puis s'enfuir vers la rue Muller. Il les suivit en courant, mais après avoir descendu les escaliers donnant sur la rue Muller, il ne vit personne. À cette heure-ci, tous les magasins étaient fermés. Les bandits s'étaient volatilisés.

Nous nous quittâmes après ces recherches. Je voulus continuer mes recherches encore quelque temps. De plus, les bandits ne disparaissent pas en un claquement de doigt, ils étaient donc

forcément entrés dans l'un des magasins ou l'une des boutiques. Je voulus interroger leurs propriétaires, donc je rentrais dans l'un d'entre eux. C'était un magasin de jouets. Le gérant, un homme asiatique plutôt âgé, me salua. Je voulais engager la conversation comme si de rien n'était, pour ne pas attirer des soupçons. Je commençais à examiner les jouets, quand il me dit: «Voulez-vous ces petits cubes, ils sont parfaits pour apprendre les lettres aux petits enfants. Regardez: chaque cube contient une lettre et un petit dessin! Regardez !» Je fis semblant de m'intéresser à ce qu'il disait, et je lus la lettre «R» et, sur la même face, le dessin de l'air.

Tout à coup, mon esprit s'illumina. Je sortis en courant de la boutique et me dirigeai vers la boutique abandonnée. Je relus l'inscription: «En faisant descendre l'aile et en enfonçant la hache, on peut faire pivoter l'air et atteindre un merveilleux trésor», et je compris: je me tournai vers le grand panneau où se trouvait le nom du magasin: je pus faire descendre le «L», enfonçai le «H», et pivoter le «R». En fait, l'inscription voulait dire: «En faisant descendre le **L** et en enfonçant la **H**, on peut faire pivoter le **R** et atteindre un merveilleux trésor». En effet, l'imposante porte en fer s'ouvrit, et je pus voir l'intérieur de la pièce. Elle était remplie de coffres et de sacs remplis d'or, de bijoux et d'argent! C'était donc là, où les bandits avaient disparu!

Je ressortis de la boutique en prenant bien soin de fermer la porte et en vérifiant que personne ne m'avait vu. J'aperçus une cabine téléphonique non loin de là, et j'appelai le commissariat de police. Ils arrivèrent une dizaine de minutes plus tard. Je leur expliquais ma découverte. Nous décidâmes de rentrer dans le repaire des voleurs et de les attendre. Quelque temps plus tard, ils arrivèrent et furent pris au piège. Quel fut leur désappointement, quand ils surent comment j'avais percé leur secret. Ils avaient mis des mois avant de se rendre compte de la combinaison de la porte.

Enfin, tout est bien qui finit bien, et ce fut comme ça que je devins détective!

Pseudonyme : InsecteCarnivore_2.0

Le pont Muller

Il était déjà trois heures un matin quand je finis mon trajet à l'hôpital Charles-de-Gaule. Il se faisait tard et sombre, et la seule chose que je voulais faire était de rentrer chez moi, rejoindre ma famille adorée. Je pris alors mon manteau accroché à la porte de mon bureau et me dirigeai vers la sortie. « Bon matin, Dr. Menard », me dit Alain, le garde de sécurité de l'établissement. Je lui souris et traversai la porte qui menait vers l'extérieur. Le temps était fort agréable et une brise froide se jeta à mon visage à la seconde où je fus dehors.

J'habitais sur la rue Victoria, de l'autre côté de la ville. Je prenais habituellement ma voiture pour rentrer, mais elle était tombée en panne la veille, ce qui m'obligea à prendre le train. La Gare de Paris n'était qu'à quelques mètres de l'hôpital, alors je marchai jusqu'à la station. Le train venait normalement à trois heures et demie d'après le tableau des horaires, mais ce matin-là, il était en retard. Très en retard même. Ce fut seulement après quarante-cinq minutes d'attente qu'il arriva.

À l'intérieur, il faisait chaud et humide. Je choisis ensuite une place éclairée par une lampe au-dessous et m'installai confortablement. Je pensais être seul, mais c'est seulement après dix minutes de trajet que je m'aperçus qu'une jeune femme était assise à l'avant, et très subtilement, elle me fixait. Mais je continuai à contempler le paysage de la ville à travers la fenêtre en ignorant le regard posé sur moi.

« Station Muller » annonça le haut-parleur du train. Je repris mes effets personnels et sortis, laissant derrière moi la mystérieuse inconnue.

La porte qui menait vers la sortie de la gare s'ouvrit automatiquement. Un sentiment d'appréhension me saisit, car il faisait déjà nuit et les pickpockets ainsi que les agressions ne se faisaient pas rares à Paris.

Pour revenir chez moi, je devais traverser le pont Muller, au-dessous d'un métropolitain et d'un fleuve. À côté des longs escaliers qui menaient à lui, seule une voiture était présente ; la rue Muller était déserte.

Les escaliers étaient nombreux et semblaient interminables. Une fois en haut, un paysage glacial et effrayant s'installa en un clin d'œil. Le brouillard surgit, des hiboux hululèrent et la température baissa d'un cran. Mon sang se glaça et je sentis mon cœur arrêter de battre. Oh, mais ce n'était pas à cause du brouillard ou de l'air toxique ! Mais à cause de l'apparition d'une atroce créature. Au début, je ne pus la distinguer, mais quand elle commença à avancer vers moi en courant, je reconnus l'étrangère dans le train avec un couteau à la main. Les lumières commencèrent à clignoter et le vent se fit de plus en plus fort. Le temps m'embarqua dans un tourment violent, et mon corps était gelé, crispé, immobile.

Soudain, je ne vis que du noir, comme si ma vue avait été retiré tout à coup. À moitié inconscient je pensais être mort, dans ma tombe, ou encore en train d'agoniser attendant que quelqu'un vienne à mon secours. C'était un enfer interminable.

Mes yeux s'ouvrirent finalement, mais ma tête, me faisait absurdement mal.

- « Bienvenue parmi nous, Philippe, me dit Albert Montcalm, un médecin de l'hôpital Guy-Germain, à côté de chez moi.

-Albert ...mais...mais...qu'est-ce que je...mais...dis-je avec un ton effrayé et fatigué.

-Ça va aller, tout va bien se passer. Tu t'es noyé il y a deux jours dans le fleuve en dessous du pont Muller. Tu étais sur le point de faire une hypothermie, mais un passant t'a ramené, avant qu'il ne soit trop tard. »

J'étais abasourdi. Je n'en croyais pas un mot. J'avais été poussé et poignardé maintes et maintes fois. C'est ce qu'il s'était passé. J'en étais sûr.

Encore sous le choc, je regardai autour de moi. Je n'étais pas seul. Une jeune femme était là aussi, mais une vitre nous séparait. Elle avait un visage familier. Le médecin était encore à mes côtés, et c'est à ce moment-là où je la reconnus.

- « C'est elle, c'est elle...la raison de ma noyade. C'est elle qui m'a suivi dans le train et sur le pont et...et...m'a poignardé et m'a jeté à l'eau, dans...dans...dans...le lac...c'est elle qui m'a...

-Philippe, chuuut ! Ça va aller, ce n'est pas grave. Tu es tombé tout seul. Elle, c'est Alexandra Richards. Elle est ici depuis 1932, elle ne s'est pas réveillée depuis. Elle ne peut pas quitter les lieux, Philippe. Elle est sous support médical intense et sans ces fils accrochés à son corps, elle meurt. Elle était là la nuit dernière, tout comme toutes les nuits depuis deux ans. »

L'inconnu de minuit et les aventures de Bertrand

La voiture arriva enfin sur la rue Muller, après une heure de trajet insoutenable. Il faisait froid et la pluie ne semblait pas vouloir s'arrêter. Bertrand sortit de la voiture et voulut immédiatement retourner en arrière. Mais lorsqu'il se retourna pour demander à s'arrêter plus loin, la voiture avait disparu. Il fut alors obligé de rentrer chez lui à pied, ce qu'il avait eu peur de faire depuis son arrivée sur Paris quelques mois auparavant. Cette rue qui le conduisait jusqu'à sa demeure ne lui donnait guère envie de s'aventurer dans cette nouvelle ville, encore moins à minuit.

Bertrand était un homme aux cheveux et aux yeux bruns ; mais son allure anormale venait plutôt du fait qu'il était extrêmement petit. Il pouvait répéter qu'il avait un métier stable, les gens pensaient toujours qu'il avait quatorze ans ou qu'il travaillait dans un cirque. Il était aussi obligé d'acheter des vêtements pour enfant quand il voulait se procurer des habits de tous les jours, des habits plus luxueux, ou même des chaussettes.

Lorsqu'il vit l'interminable escalier et les flaques d'eau qui recouvraient chaque marche, il sentit tout son corps se ramollir pour lui dire de contourner cet obstacle. La faible lumière des lampadaires mélangée au ciel endormi et la pleine lune ensorcelante créait une ambiance effrayante à cette ville si réputée. L'escalier semblait s'allonger chaque seconde, il décida donc de se dépêcher. Il posa le pied sur la première marche et constata qu'elle était entièrement recouverte d'eau, mais qu'elle n'était pas glissante. Mais son soulagement fut vite remplacé par de l'épouvante, car plus il montait à pas craintifs, plus l'escalier semblait glissant et périlleux. Il voulut redescendre, mais il était déjà trop tard. Il se retrouva alors coincé dans les marches de Montmartre, tout seul à minuit, minuscule face à cet obstacle infranchissable. Cependant, il était résolu à rentrer chez lui, car il ne sentait plus ses mains et craignait de bientôt perdre connaissance.

Soudain, il entendit un bruit derrière lui. Il voulut se retourner, mais son corps était entièrement paralysé. Les bruits se rapprochaient de plus en plus, et ils ressemblaient maintenant à des bruits de souliers frottant contre le trottoir de béton. Il resta sans bouger, de peur d'attirer l'attention de l'inconnu. Bertrand ne passa en réalité que quelques minutes sans bouger, mais il pensa passer tout un siècle dans cet escalier malheureux.

Plusieurs minutes plus tard, Bertrand n'en pouvait plus. Personne ne sait si c'était le froid inimaginable ou la peur épouvantable de Bertrand, mais il oublia la pluie et commença à bondir d'une marche à l'autre. Il ne sentait plus rien à part un sentiment de peur qui le forçait à monter ces escaliers à toute allure. Mais, comme toute bonne (ou mauvaise) chose, sa peur se termina enfin lorsqu'il glissa sur une marche. Il vit alors toute sa vie défiler devant ses yeux. Il se souvint de ses parents, de son frère, et de son dernier jour à la campagne. De ses amis le suppliant de rester, et de sa réponse leur disant qu'il reviendrait les voir un jour. Il crut, en ce moment de détresse, que cette promesse ne serait jamais la réalité. Il se releva aussitôt, et se retourna car il n'avait pas entendu des bruits de pas ou autres depuis sa chute catastrophique. Il vit d'abord le peu de marches qu'il avait réussi à franchir, puis l'ombre. Cette ombre mystérieuse semblait être aussi agile que lui, ce qui ne l'aidait pas en situation semblable, ce qui expliquait le fait qu'elle se retrouve au même endroit que Bertrand avant sa montée et

nostalgie accablante. Situé sous la lumière d'un lampadaire plus loin devant lui, Bertrand put voir l'inconnu ressemblant de plus en plus à un homme menaçant. Celui-ci portait un chapeau noir de grande taille, couvrant son visage, un long manteau gris (devenu noir avec la pluie et l'éclairage insuffisant) qui descendait jusqu'à ses genoux. Son allure réconfortait très peu Bertrand, déjà affolé par cette soirée. L'homme ne paraissait pas avoir d'arme ni de moyen de franchir le premier pallier situer une douzaine de marches plus loin.

Peu soulagé de voir son adversaire anéanti par cet escalier infernal devenu plus glissant avec le temps, il reprit son chemin, faisant très attention aux marches se présentant à lui. Il avait appris comment éviter les moments maladroits où il se rattrapait de justesse, mais parvenant quand même à mouiller son chapeau trop grand qu'il avait acheté le jour même. Plus jamais il ne se cognerait la tête contre un lampadaire en essayant de s'agripper à une rampe trop haute pour lui. Fini les souvenirs de douleur extrême après s'être fait mal en se cognant sur une marche. Il était devenu le maître de ses escaliers, mais décida de ne plus jamais passer par là à moins que ce soit le jour et qu'il soit accompagné par au moins deux personnes.

Quand il eut atteint le sommet des escaliers et qu'il fut plongé dans un noir des plus complets, il décida de se retourner une dernière fois pour voir la progression de l'homme. Il n'en croyait pas ses yeux ; l'inconnu avait disparu !

Il réalisa une fois rentré chez lui, qu'il avait sûrement dû faire demi-tour et réalisa qu'il pouvait faire le tour en passant par une ruelle parallèle aux marches.

Plusieurs années plus tard, il n'était jamais repassé par là tout seul, mais, il avait rempli sa promesse et avait rendu visite à sa famille et ses amis. Cette expérience l'avait traumatisé, certes, mais elle lui avait fait réaliser que s'il était réellement mort cette nuit-là, il n'aurait même pas pu dire au revoir aux gens qui comptaient le plus dans sa vie.

Le reflet idyllique

Six heures venaient de sonner quand Mr. Durand, encore endormi, se leva paresseusement de son lit minimaliste. Il descendit dans la cuisine et prit son café en songeant à la longue journée qui l'attendait. Il devait se rendre à Paris pour une réunion de la plus haute importance. Son travail lui occasionnait de nombreux déplacements. C'était un homme simple et solitaire qui affichait une mine usée. Il était assez âgé et quelque peu fainéant, travaillant dans le seul et unique but de gagner de l'argent. Mais il ne s'agissait pas d'un de ces hommes égoïstes et avarés ; non, cet individu souhaitait simplement avoir suffisamment de disponibilités pour mener sa modeste vie de manière confortable.

Mr. Durand tourna la tête vers son horloge et s'aperçut avec surprise qu'il était déjà six heures vingt ; aussi avala-t-il une grosse gorgée de sa boisson froide pour l'achever. Puis il alla hâtivement se préparer et fut dehors à sept heures moins le quart.

Le voyage fut très pénible pour le petit homme. En effet, son train *Normandie-Paris* avait été considérablement retardé, et il avait eu comme voisin de cabine un de ces bruyants personnages qui ne cessaient de s'agiter. C'était le type de personne qu'aucun d'entre nous n'apprécierait d'avoir à côté de lui pour un long voyage. Pendant le trajet, Mr. Durand sirota un thé et lut amèrement un journal, sa lecture entrecoupée par les pénibles ronflements de son voisin.

Cependant, l'homme arriva à la gare et se rendit au métro, qui devait le conduire près de Montmartre. Il sentit un malaise inexplicable, une sorte de préoccupation le hantait, sans qu'il puisse la définir.

“C'est sûrement ce qui résulte de ma fatigue...” se dit-il pour se rassurer.

Il regarda sa montre et grommela : il n'aurait pas le temps de se reposer à l'hôtel ; il devait se rendre directement à sa réunion.

Il marchait d'une démarche gauche dans les rues étroites de Paris, et ses pieds se posaient l'un après l'autre sur le sol mouillé des dalles grises. L'atmosphère était pluvieuse, et, quand Mr. Durand fut arrivé dans la rue *Muller*, elle devint brumeuse et nébuleuse. Encore une fois, l'homme, épuisé, mit son trouble sur le compte de la fatigue. Il sonna donc à la porte du numéro que son patron lui avait indiqué.

Un homme entre deux âges lui ouvrit alors.

“Ah ! s’exclama l’étranger avec un sourire maladroit. Nous vous attendions avec une telle impatience !” Mr Durand essaya de s’excuser de son retard mais l’hôte repoussa amicalement ses bonnes manières, l’interrompant pour lui dire : “Aucun soucis !” d’un ton enjoué. Mais cet homme à l’air mensonger ne lui inspirait pas confiance. Il était anormalement grand et mince, ses yeux étaient venimeux et son visage ridé par ce faux sourire qu’il tentait d’y afficher.

Le vieil homme retira alors son manteau humide et suivit cet homme étrange jusqu’à la salle de réunion, dans laquelle une dizaine de personnes étaient déjà assises. Mr. Durand présenta de nouveau ses excuses d’une voix rauque, et prit place dans la chaise vide. Il était habitué à ce type de conférence, mais celle-ci lui procura un profond désarroi. L’hôte, qui dirigeait la réunion, le fixait de ses yeux perfides et ne les en détacha pas de toute la conférence.

Mr. Durand se sentait fiévreux et s’était perdu plusieurs fois dans de macabres pensées que lui faisait ressentir le singulier personnage. La réunion prit fin et les invités partirent l’un après l’autre, ne restant bientôt plus que Mr. Durand et l’hôte. Ils parlèrent pendant quelques minutes et Jean Durand apprit que cet homme était un collègue de son patron. L’hôte avait fortement insisté sur l’aide que lui avait apportée cette conférence. Mr. Durand ne comprit pas ses propos, car la réunion lui avait paru longue et peu productive. Il s’agissait sûrement de son malaise durant celle-ci, qui l’avait plongé dans une angoisse intense. Il salua gauchement l’homme troublant, mais ce dernier le retint : “Ah ! J’allais presque oublier de vous parler de ma voiture toute neuve. Elle est si reluisante ! Sa peinture date seulement d’hier. Ce noir verni me ravit, je ne regrette absolument pas le choix de la couleur. Son intérieur est propre, les sièges sont en cuir, et elle est très spacieuse ! Mais, oh ! L’élément le plus attrayant de cette voiture est la qualité des vitres ! D’une transparence exceptionnelle !”

Mr. Durand, perturbé par ses paroles prononcées avec tant d’excitation, bafouilla qu’il allait jeter un rapide coup d’œil à son nouveau véhicule, et qu’il ne l’avait pas remarqué en arrivant.

Il faisait nuit quand il franchit le seuil de la porte. Les lampadaires grésillaient, l’atmosphère était lugubre, et le petit homme ressentit une peur vertigineuse. Il faisait froid, la brume se faisait de plus en plus épaisse dans la pénombre. L’homme, inquiet, restait là, debout dans l’ambiance glaciale, son visage dénué de toute expression. L’angoisse, il ne saurait dire pourquoi, se faisait de plus en plus forte en lui. Les doutes l’assaillirent, ses jambes étaient comme du coton et son sang

était glacé dans ses veines. Ce malaise soudain et inexplicable l'empêchait de marcher. Il leva la tête et regarda la petite calèche qui se trouvait à quelques mètres de lui.

Alors, guidé par une force incontrôlable, il s'en approcha, son énergie lui étant soudain revenue. Il se regarda dans la vitre de la portière. Mais ce n'était pas une vitre habituelle. C'était un miroir. Mr. Durand y vit son reflet avec étonnement. Seulement, il ne s'agissait pas du visage qu'il regardait chaque matin dans sa salle de bain. C'était une mine illuminée, jeune, un visage sans ride. Ses cheveux étaient d'un blond aveuglant et ses yeux bleus et vifs. Il n'était pas question de ces yeux vides, de cet air maussade, usé, et de ces cheveux gris et ternes. Ce n'était pas un visage ridé et balaféré qu'il voyait, c'était ce qu'il avait été il y a plus de vingt ans de cela.

Soudain, l'atmosphère, si macabre il y a quelques instants, devint plaisante pour le vieil homme qui se voyait maintenant jeune. Il fut comme maîtrisé par une force inhumaine ; ses yeux restèrent fixés sur son image idyllique sans pouvoir s'en détacher, et le petit homme s'émerveillait : "Oh ! Comme je suis beau ! Je regarderai cette image pour toujours... D'ailleurs, ce n'est pas qu'un reflet, c'est la réalité... je suis d'une incroyable beauté..."

Le pauvre homme devenait-il fou ? Il était obnubilé par le miroir. Ce dernier était net, propre et parfait ; tout comme le visage que Mr. Durand admirait. Il était en profonde extase, et son esprit était focalisé sur son ravissant "reflet". Une telle extase que le misérable homme resta debout toute la nuit à "se" contempler avec fascination. Deux jours passèrent ainsi, et il s'affaiblissait puisqu'il ne mangeait et ne dormait point. Deux jours pendant lesquels les passants qui empruntaient la *Rue Muller* prirent Mr. Durand pour un vrai fou. La rumeur courait :

"Oh ! Vous savez, ce vieux déséquilibré qui se regarde avec un air hébété dans la vitre d'une voiture ? Cela fait des jours qu'il ne se nourrit plus et qu'il reste debout toute la nuit à s'admirer. Le narcissisme, vous comprenez, ce sentiment d'adoration de soi-même... pathétique."

Aussi personne n'appela la police, méprisant ce narcissique personnage. C'est ainsi que son corps n'eut plus d'énergie : ses yeux étaient vitreux, ses jambes tremblantes, ses joues creuses ; et ses bras ne faisaient plus que de vagues mouvements d'idolâtrie frêles en direction de la vitre.

Il ne pouvait plus se tenir debout, et, tout à coup, il tomba brutalement à genoux, levant désespérément sa lourde tête vers la vitre.

"Misère ! Comment vais-je faire ? Mon corps ne supporterait-il pas cette beauté suprême ? Oh ! Je me meurs ! Je vais, en tout cas, mourir, je ne peux plus voir mon merveilleux visage !" Ainsi furent

les lamentations qui attirèrent l'attention de l'homme qui avait dirigé la réunion, l'immeuble se trouvant juste en face de l'action qui avait lieu. Il écarta ses rideaux et regarda par la fenêtre l'auteur de ces plaintes éperdues, mais il en détourna vite le regard.

Tout à coup, un cri strident et désespéré résonna avec une force poignante. Le faible corps tomba brutalement au sol, la victime poussa encore quelques gémissements, mais bientôt il ne put plus geindre, pas plus qu'il ne pouvait faire de mouvements. Il était mort.

Lorsque le cadavre amaigri fut retrouvé, de nombreuses questions fusèrent dans la ville entière. Mais personne n'avait vu les regards dépourvus de toute pitié qu'avait lancés l'hôte à l'homme mourant, et personne n'avait entendu ses insistances pour que Mr. Durand aille voir sa nouvelle voiture.

Alors que s'était-il réellement passé ? L'hôte avait-il poussé le pauvre homme à regarder la vitre de son véhicule pour qu'il meure ? Mais pourquoi aurait-il voulu qu'il perde la vie ? Lui avait-il plutôt conseillé de bon cœur d'aller voir son nouveau véhicule ? Il n'avait pas assisté à la scène de la mort, il avait seulement vu Mr. Durand s'affaiblir. Peut-être l'avait-il pris pour un fou, et l'avait-il laissé s'admirer ; après tout, il était occupé à travailler et ne mesurait sûrement pas la gravité de la situation. Mais le doute restait présent et le demeure encore aujourd'hui. Et la question la plus essentielle est :

La vitre était-elle véritablement maléfique ou Mr. Durand était-il tout simplement fou... ?

Un amour mortel

Ma journée avait été très longue. Mes collègues ne me laissaient jamais faire mon travail, et mon patron me donnait de plus en plus de tâches à faire, et de moins en moins de temps pour les compléter. Je passais de plus en plus de nuits blanches, incapable de dormir à cause du stress. Je me retrouvais ensuite en train de dormir au travail, ce qui causait de nouveaux problèmes. Bref, pratiquement rien n'allait bien.

C'était un vendredi soir que tout avait commencé. Le vendredi sept juillet mille-neuf-cent-trente-quatre. J'étais très fatigué, et j'avais besoin de me détendre un peu. Je décidai alors d'aller boire un verre au bar près de chez moi. À la maison, personne ne m'attendait. Je vivais seul. Après quelques verres, je me dis qu'il fallait mieux rentrer chez moi.

Arrivé à la maison, je me préparais à lire mon journal, lorsque je vis sur ma table une lettre. Je m'approchai d'elle et l'ouvris pour la lire. Lors de ma lecture, je remarquai que le papier était vieux et légèrement jauni. La lettre me disait d'aller Rue Muller, à Montmartre. Elle était signée par quelqu'un du nom de Rose. Je trouvai cela très étrange, car je ne connaissais aucune Rose. Je réfléchis un peu, et décidai d'y aller.

J'étais très curieux de savoir qui était cette mystérieuse Rose. Je pris mes clés et je sortis de la maison. Arrivé aux escaliers menant à ma destination, je me sentis nerveux. Je me posai de plus en plus de questions : qui était Rose, et comment étais-je certain que Rose était en fait un tueur en série qui s'ennuyait et voulait s'amuser? Après une dernière petite réflexion, j'inspirai profondément et je descendis les escaliers. Comme je m'y attendais, il n'y avait personne, sauf une voiture noire vide. J'appelai alors trois fois la mystérieuse Rose. Aucune réponse. Déçu, mais à la fois soulagé, je me préparai à partir quand je sentis une main froide comme la glace m'attraper par le poignet. Les cheveux sur ma nuque se dressèrent et mon sang se glaça. Je me retournai alors lentement, les yeux clos, ayant peur de ce qui m'avait agrippé. En ouvrant les yeux, j'aperçus devant moi une jeune dame d'une beauté rare. Elle avait un teint pâle, qui était accentué par ses cheveux noirs ébène. Elle portait une robe noire qui se confondait avec la nuit. Je lui demandai alors qui elle était, et elle me répondit Rose. Je ne savais quoi dire. Pourquoi une jeune dame aussi belle qu'elle voulait me rencontrer, un jeune homme qui allait bientôt probablement perdre son emploi. J'ignorai cela et nous commençâmes à discuter. Nous nous présentâmes et parlâmes de diverses choses. Il était déjà minuit quand je décidai qu'il fallait que je rentre chez moi.

Pendant, mon retour, je ne pouvais penser qu'à Rose. Je l'aimais bien. Elle était drôle, belle, et écoutait toujours, même quand je me plaignais de mes problèmes. Je n'étais pas certain de

pouvoir la revoir encore une fois, mais une chose était claire : j'allais faire de tout mon possible pour la revoir. Le prochain soir, je tentai ma chance et allai voir si la belle Rose était encore là. À ma surprise, elle y était. Nous fîmes alors comme le soir précédent et bavardâmes sans arrêt. Cela continua pendant une semaine.

J'adorais mes soirs avec Rose. J'étais même tombé amoureux d'elle, mais notre dernière rencontre, j'aimerais tant l'oublier. L'air était plus froid et le vent battait plus fort que d'habitude. Quelques un des lampadaires cessèrent de marcher pendant que les autres fonctionnaient à peine. Rose était déjà là, à côté de la voiture vide qui ne bougeait jamais. Je trouvais cela très étrange, car c'était toujours moi qui arrivais en premier. Je remarquai que cette nuit-là, ma belle Rose avait un air triste et nerveux. Je lui demandai s'il y avait quelque chose qui la dérangeait, et elle me dit que ce n'était rien. J'essayai à plusieurs reprises de converser avec elle, mais elle restait presque silencieuse. J'étais alors certain que quelque chose n'allait pas, alors je lui demandai si elle était sûre qu'elle allait bien. Elle me regarda avec ses grands yeux tristes et répondit qu'elle devait me dire quelque chose. Et c'est là où elle me dévoila son secret. Elle me dit qu'il y a quelques semaines, elle m'avait aperçu courir dans la rue, en train d'essayer d'attraper mes feuilles qui furent emportées par le vent. Cela l'avait fait rire. Elle se sentait très seule, et avait besoin de parler ou simplement de rester avec quelqu'un. Elle avait alors décidé de m'écrire la lettre. Après notre première rencontre, c'était la première fois dans trois ans qu'elle ne se sentit pas seule. Petit à petit, elle tombait amoureuse de moi, et voulait maintenant passer le restant de sa vie avec moi, mais elle ne pouvait pas. Je lui souris et lui dis qu'elle n'avait pas besoin de s'inquiéter, car moi aussi je l'aimais de tout mon cœur. Elle sourit mélancoliquement, et répondit que ce n'était pas cela le problème. Le problème était qu'elle était un fantôme. Il y a quelques années, elle s'était faite assassiner pour ses richesses, dans l'auto vide stationnée sur la rue, qui ne bougeait pas. C'était pour cette raison qu'elle et la voiture ne pouvait pas partir.

J'étais incapable de parler. Mon visage pâlit et j'eus la chaire de poule. Mais comment était-ce possible? J'étais tombé amoureux d'un fantôme? Impossible, impossible, impossible... Tout devint noir. Je me réveillai le lendemain matin, étendu sur la rue Muller. Je frissonnai en me rappelant des mémoires du soir. Du soir où tout finit. Après ce soir, j'essayai à plusieurs reprises de retrouver Rose, mais sans succès. Même à ce jour, je ne suis pas certain si Rose était réelle ou simplement une œuvre créée par mon imagination, et je ne le saurai jamais. Mais je pense encore à ma belle Rose. Qu'est-ce que nous aurions été si je ne l'avais pas perdue?

Stupides clés

Par : Maître serrurier (pseudonyme)

À mon bureau, j'écrivais, quoi?, rien d'intéressant; juste des chiffres, des dates, et de noms sur des dossiers administratifs, qui parfois ne servaient strictement à rien ou à enrichir ces égoïstes de fonctionnaires qui se veulent haut dans l'échelle sociale, contrairement à moi. Moi, j'écrivais, tous les jours, tous les jours où le soleil baignait les rues de Paris. Et tous les soirs, lorsque je finissais d'écrire, lui, astre lumineux et majestueux qu'est le soleil, sortait du ciel, au même moment où je sortais enfin du cabinet : il laissait sa place à la nuit. À croire qu'il me fuyait comme un rat aussi pesteux que pathétique.

À vrai dire, la vie ne m'a pas fait de cadeaux, je n'ai pas de femme, pas d'enfants, je travaille comme secrétaire dans une banque.

J'aurais voulu être notaire, banquier, ou au moins un métier qui me met en relation avec des gens qui me témoignent de la gratitude, un peu de respect et une once de reconnaissance. Mais non, la vie m'offrit un poste de secrétaire, sous-payé, traité tel un moins que rien qui n'a nulle part son mot à dire. Certains estiment que de travailler à Paris est une chance rare. Et bien j'ai toutes mes raisons de dire à ces idiots idéalistes qu'ils ont tort. Lorsque j'y repense, j'aurais dû rester propriétaire de la ferme de mes aïeux à Toulouse ou bien partir en bateau pour l'Amérique comme l'a fait mon frère Vincent.

Le soir, chaque fois que je finissais de ranger les derniers dossiers de Monsieur François Malgus, mon patron, je sortais dehors, fumais ma pipe puis rentrais chez moi, après une longue et dure journée le labeur. Cette routine se répétait, encore et encore.

Jusqu'à un jour bien étrange, qui changea de la routine

Un jour, je n'eus plus de tabac dans ma tabatière. Pressé et en manque, je me dépêchai de rentrer chez moi. Une fois devant ma porte, je m'empressai de l'ouvrir, mais je ne trouvais plus mes clés dans la poche de mon manteau. Je m'assis alors un court instant pour repenser à ma journée et où j'avais pu les égarer.

Sept heures: je marchai dans la rue, puis j'empruntai les escaliers qui menaient à la banque. Sept heures et demi: je pris le courrier et j'inscrivis les rendez-vous dans l'agenda de l'entreprise. Huit heures: j'écrivais encore des chiffres, des dates, et de noms sur des dossiers, comme d'habitude, et cela jusqu'à dix-neuf heures. Ensuite, je sortis de mon bureau pour aller chercher mon manteau et je partis de cet enfer pour rentrer chez moi.

Me pressant de retourner chez moi pour remplir ma tabatière, je descendis les escaliers, qui, une fois la nuit tombée, étaient illuminés de lampadaires sphériques qui menaient à la Rue Muller, je crois...

Mais manque de chance, je sautai une marche et tombai dans les escaliers...

Tout était clair à présent! C'est là que j'avais perdu mes clés! Je me relevai alors de l'endroit où j'étais assis, et je me hâtai de retourner à l'escalier. C'est alors qu'encore une fois, la malchance me sourit, la pluie commença à tomber. Je vous disais sur la page précédente que la vie ne m'avait pas fait de cadeaux...

Bref, passons les détails inutiles.

J'arrivai devant l'escalier, quand j'aperçus une voiture stationnée devant. Je ne l'avais jamais vue ici auparavant, mais le plus étrange c'est qu'à côté de ce véhicule, se trouvaient Monsieur Malgus, et un petit homme un peu rondelet bien habillé, et un peu louche. Il tenait dans sa main une mallette cadenassée. Un homme d'affaires sans doute, je sais reconnaître ce genre de personnes quand j'en vois une. Je décidai d'attendre derrière un buisson qu'ils s'en aillent. Les deux hommes étaient en train de négocier je ne sais quel contrat. Mais j'avais comme un doute, pourquoi ces deux hommes se rencontreraient hors de la banque à une heure si tardive?

Malheureusement, je n'en saurais pas plus que vous à ce sujet et à propos de cette mallette, car du buisson où j'étais, je n'entendais que des chuchotements inaudibles...

Il devait être au plus tard huit heures et quart, les deux fonctionnaires avaient fini leurs négociations et Monsieur Malgus donna au petit homme grassouillet des fiches en échange de son porte-document. Puis, ils s'en allèrent chacun de leurs côtés; Malgus vers la banque, en prenant les escaliers, et le petit homme dans la voiture, en empruntant un marchepied.

Je sortis de mon buisson humide pour enfin récupérer mes clés au pied de l'escalier. Cependant, l'homme m'aperçut dans le rétroviseur de sa voiture, il sortit alors en s'énervant et en grommelant dans sa barbe rousse :

- EH! VOUS! Vous étiez en train de nous espionner derrière le buisson!? dit-il avec un accent anglais typique de Londres.

Je lui répondis avec sang-froid :

- Moi? Ah non... je ne suis pas homme à m'intéresser aux affaires des banquiers!

- LIAR LIAR! Vous mentez! cria-t-il. Je vais appeler un policeman! Police! Police! hurla-t-il.

Mais alors qu'il se précipitait vers le gendarme en bas de la rue, il glissa sur la chaussée mouillée par le temps pluvieux, et en se cognant la tête contre les dalles de pierres, son crane se fendit.

Horreur! Le sang fut emporté par le courant de l'eau, au pied du gendarme en bas de la rue. Il releva la tête et m'ordonna de m'immobiliser sur-le-champ. Tout déboussolé par les événements, je courus dans la direction opposée, là, encore une fois où la lumière ne me suivrait pas.

Inutile de retourner chez moi, si on avait retenu mon visage, c'était fichu pour moi. Pourquoi avais-je l'impression que la terre entière me voulait du mal? Moi, pauvre secrétaire qui ne demandait rien à personne sauf à vivre paisiblement.

Puis, essoufflé, je m'arrêtai au port, plusieurs bateaux avaient accosté durant la journée mais je remarquai qu'un jeune matelot était transporté en civière car il s'était brisé la jambe. Je me dirigeai vers l'homme qui semblait être le capitaine du navire, et lui demandai si je pouvais prendre la place du jeune homme blessé :

- Bonsoir, je vois qu'ici une place vient de se libérer, serait-t-il possible de faire partie de l'équipage?

Il me répondit avec sa voix d'homme d'âge avancé :

- Pas d problème mon gaillard, t'as des compétences?

- En fait, j'étais secrétaire il y a encore quelques heures, lui répondis-je.

- T'es capable de gérer les finances, les livres de compte du navire et tout c'bordel?

- Bien entendu.

Soudainement quelques gendarmes arrivèrent au port, ils avaient l'air de me chercher. Alors, avec hâte, je demandai au capitaine quand est-ce que le navire quittait le port, il me répondit :

- T'as l'air pressé mon gaillard.

Il regarda les policiers plus loin et continua : Ils sont à tes trousses, n'est-ce pas?

- Oui, mais je vous prie de ne pas me dénoncer, je veux juste une nouvelle vie, je n'ai rien d'un criminel...

- T'inquiète mon grand, j'veais pas t'dénoncer, mon équipage et moi-même avons aussi connu les injustices de la société. Allez, embarque, tu feras connaissance avec les aut'es en ch'min.

Plusieurs, voire de nombreuses années après :

Où cela m'a-t-il mené, me demandez-vous?! Et bien, ce fut enfin mon tour de grimper dans l'échelle sociale. Maintenant, j'écris dans mes quartiers, le récit de mes aventures.

Et j'ai fait spécifiquement demander que mes quartiers ne s'ouvrent pas avec des clés.

Amicalement vôtre,

Bernard Tichaud

Capitaine de navire marchand

Concours de nouvelles

LA VOIX

Le tableau de la classe de M. Bourbin était toujours plein de calculs et de problèmes mathématiques. Le sol était jonché de papiers et inévitablement de poussière.

À quinze heures, les vendredis, l'atmosphère de la salle 018 était toujours emplie d'un chahut harassant pour les professeurs qui avaient le malheur d'y donner leur cours.

Quand M. Bourbin ordonna aux élèves d'entrer dans la salle, un flot assourdissant de décibels envahit la pièce. Il eut les pires difficultés à faire revenir le calme. Quand, enfin, tous les élèves semblèrent l'écouter, il commença son cours.

Paul n'avait jamais apprécié les cours de mathématiques. Son ami Mathis, tout le temps surexcité, pouvait encore moins écouter une énième leçon où il ne comprenait rien. Ce vendredi-là, s'approchant de minutes en minutes du week-end, et avec toute la fatigue de la semaine, les élèves étaient indomptables. Mais Mathis, comme dopé par une surexcitation hors norme, bondit de son siège, se rua sur le tableau et y effaça l'intégralité des problèmes à résoudre. Quand il eut fini, il cria : « Et voilà M'sieur, problème résolu ! ». À ce stade-là, la sanction ne se faisait plus attendre. Mathis, quoique satisfait d'avoir fait rire la classe, devait maintenant subir la conséquence de ses actes.

Monsieur Bourbin, d'ordinaire si calme, partit dans une rage folle. Il commença à crier sur toute la classe, puis sur Mathis, et lui infligea quatre heures de colle à effectuer le soir-même. À la fin du cours de mathématiques, Paul vint à la rencontre de Mathis. Il s'écria : « Mais Mathis, qu'est-ce que t'as fait ! Je pourrai pas venir chez toi regarder le match !! » Paul était exaspéré : ils avaient prévu de passer la soirée ensemble, de voir un match de football et de jouer aux jeux-vidéo, mais son ami avait tout fichu en l'air. Mathis, qui ne s'attendait pas à subir les reproches de son meilleur ami, lui remit tout de même les clés de son appartement : « Tiens. Prends les clés. Je serai de retour à vingt-et-une heures. Mes parents ne reviendront pas avant quatre heures du matin. Tu seras tranquille jusqu'à mon arrivée. »

Paul se rendit alors chez Mathis. Il s'y installa et avait en tête de regarder la télé jusqu'au retour de son ami. Le temps passait. Dix-huit heures. Dix-neuf heures. Soudain, Paul entendit un bruit venant du dehors. C'était une voix. Une voix qui scandait son nom. La voix semblait neutre. On ne pouvait pas définir si c'était une voix d'homme ou de femme.

Dans la rue, il faisait nuit. Paul pensa d'abord que c'était Mathis qui lui demandait d'ouvrir. Il se pencha à la fenêtre. Personne. Il descendit les marches de l'escalier, et sortit.

Ce qu'il vit lui donna des frissons. La rue n'était plus du tout la même. Il y avait des boutiques tout le long. Un mur en briques, avec une barrière aux bouts pointus, se trouvait à côté d'un long escalier éclairé par des lampadaires dont la lumière blanchâtre se reflétait sur la route faite uniquement de pavés. Une vieille Citroën était garée. Le ciel semblait avoir disparu. Seul du noir avait prit sa place. Paul fut gagné par un sentiment de panique. Il se retourna, pour revenir chez Mathis où il comptait bien rester et se répéter que c'était juste un cauchemar, mais la porte avait disparu. À la place se trouvait un imposant mur de briques. Il était horrifié. Soudain, il entendit la voix qui avait scandé son nom. Elle semblait venir du haut des marches de l'escalier au bout de la rue. Il ne savait que faire. Devait-il suivre la voix ? Rester où il était ? Courir et s'échapper le plus loin possible ? Il finit par se dire que la meilleure possibilité de sortir de cet endroit mystérieux était de suivre ce qui l'y avait amené. Il choisit donc de suivre la voix. Cette dernière continuait de l'appeler, mais elle semblait être à des kilomètres de là où il se trouvait.

Il commença à monter les marches une à une. Tous ses membres tremblaient. Il continuait à monter les marches. Il avait l'impression qu'il montait depuis des heures. Il eut le terrible sentiment d'être resté coincé dans cette interminable montée. La voix avait cessé. Il ne l'entendait plus. Encore une fois, il ne savait plus quoi faire. Puis, la voix se fit entendre une nouvelle fois. Mais maintenant, elle se trouvait en bas de l'escalier ! Il courut dans le sens opposé, voulant à tout prix atteindre la voix. Mais dès qu'il s'en approchait, elle se faisait entendre en haut de l'escalier. Il remonta alors, et elle était en bas !

Il jura, cria, pleura toutes les larmes de son corps pendant qu'il essayait désespérément d'atteindre la voix. Puis, devenant complètement obsédé par le fait de vouloir l'atteindre, il courut comme un possédé. Il ne savait même plus pourquoi il voulait se rapprocher de la voix, mais il le voulait.

Il entra dans une folle addiction. Il ne savait plus s'il courait depuis des minutes, ou des jours, voire des mois. Il n'avait plus aucune notion du temps, ni de lieu, ni de qui il était. Il entendait seulement une voix lointaine qui scandait : « Paul, Paul, Paul... » La voix était tantôt en haut, tantôt en bas. Il changeait sans cesse de direction, fou de rage.

Soudain, il glissa, tomba en avant de tout son long et sa tête heurta une marche en pierre de l'escalier.

« Paul, Paul réveille-toi ! Allez, debout ! »

Paul était étendu sur le canapé, chez Mathis. Il se réveilla en sursaut, sortit, descendit les escaliers qui menaient dans la rue, poussa la porte mais ne vit rien d'autre que des voitures passer.

Il commença à crier : « Voix, où es-tu ? Voix, où es-tu ? ! » Il voulait atteindre la voix, il en était drogué.

Mathis le rattrapa : « Paul, tout va bien ? » Paul ne répondit pas. Il continuait de scander : « Où es-tu, voix ? Où es-tu ?! »

Depuis maintenant 22 ans, Paul vit dans l'asile Saint-Son, où il demande régulièrement à voir la voix, à lui parler, mais personne ne sait qui ou quoi a pu causer un tel traumatisme. Il croit voir, entendre depuis toujours cette voix, qui le hantera jusqu'à sa mort.

La voiture des damnés

Comment suis-je arrivée ici ? Pourquoi étais-je damnée par lui ? Qu'ai-je fait de mal dans ma vie pour mériter cela ? Au moins, je me suis vengée. Je pense que je devrais vous expliquer cette histoire.

Tout a commencé avec une légende, Henri Lott était un acteur très fameux dans les années vingt. Il avait tout : sa femme, la richesse, la célébrité, sa vie était un rêve accompli. Mais un soir, il décida de conduire pendant qu'il était ivre, ce qui entraîna un horrible accident. Il fut retrouvé, dans sa voiture renversée, écrasé sur la rue Muller. La police arriva et la scène fut nettoyée. Mais un soir, la voiture d'Henri disparut de la station de police. La voiture était unique, c'était impossible de ne pas la reconnaître car il y avait Henri Lott écrit dessus en or. La police ne l'a jamais retrouvée. Ce qui nous ramène au présent.

J'adorais marcher dans cette rue oubliée. Ses grands escaliers me ramenaient au meilleur endroit pour voir Paris dans la nuit. Ce lieu m'aidait toujours à penser. Comme maintenant. Je ne savais plus quoi faire. Mon mari avait une aventure avec ma sœur. Je l'aimais de tout mon cœur, mais il la préférait. Tout le monde préférait ma sœur. C'est elle qui avait toute l'attention, tout l'amour. Mais elle n'aurait jamais cette place, la seule partie au monde où je me sentais bien.

Tout à coup, j'entendis un moteur de voiture. Il se faisait tard et je ne m'en étais pas aperçue. J'ai descendu les escaliers éclairés par des lampes qui clignotaient. Il y avait une atmosphère sinistre qui m'effrayait. Puis je l'ai vu. Dans toute sa gloire, la voiture démoniaque d'Henri Lott. J'étais attirée par la voiture. Je pris des coups pas vers sa porte et je me suis assise dedans. Je n'avais pas remarqué l'homme qui était assis à côté de moi. Dès que j'ai essayé de sortir, il a bloqué les portes. Puis je réalisai ce qui se passait. Comment pouvais-je être dans la voiture d'un homme qui était mort il y a vingt ans ? Puis il dit :

« - Je te connais très bien Émilía, tu ne viens ici que quand tu es triste. Qu'est ce qu'il y a ?
- Qui es-tu et comment connais-tu mon nom ?
- Je connais tout ce qui se passe ici, après tout je suis un fantôme. »
Émilía resta là, choquée. Elle ne dit rien pendant qu'il conduisait. Il reprit :

« - Je savais que tu allais être surprise.
- Alors tu es le fantôme d'Henri Lott.
- Oui, c'est ça.
- Pourquoi es-tu là ?
- En fait, mon âme ne peut pas se reposer car personne ne connaît la vraie raison pour laquelle je suis mort. Oui c'est vrai, j'étais un peu ivre mais c'est à cause de ma femme qui m'avait trompé. Personne ne connaît ce mal de cœur plus que toi. »

Jusqu'à maintenant il était très gentil et sympathique, mais sa voix descendit d'une octave et il avait l'air maléfique et enragé :

« Sais-tu qui était cette femme, Émilía ? »

Pendant qu'il disait cela je le voyais en train de conduire la voiture vers la Seine ; il allait me tuer. Il accéléra et elle plongea dans l'eau. Comme je ne savais pas nager, je me suis noyée. Avant de perdre conscience j'entendis sa voix une dernière fois :

« C'était ta mère. »

Soudainement, je me suis réveillée au son d'une femme en train de pleurer. C'était ma sœur. Elle avait maintenant volé ma place secrète. Lorsque j'essayai de la toucher, ma main passa à travers son corps. Je

regardai mes mains qui étaient légèrement transparentes. Henri Lott m'avait tuée. Et mon mari, qui m'avait trompé, était là devant ma sœur en train de lui dire qu'il voulait la laisser. C'est alors que je me trouvai dans la voiture sur laquelle était écrit Émilie Césaire, et où j'attendais mon mari.

Émilie l'attendait dans la même rue où les autres victimes allaient être tués, pour continuer ce cercle de meurtres. Dans la voiture damnée sur Rue Muller.

La nuit du bar

C'était un lundi soir où tout a commencé. Je me présente: je m'appelle William, mais tout le monde me surnomme Will. J'ai la vingtaine et je vis à Beyrouth, au Liban. J'habite dans un petit quartier qui d'habitude est toujours plein de gens au cours de la semaine venant veiller et s'amuser après de longues journées. Mais ce jour là, comme chaque lundi, personne ne venait, tous reprenaient leurs métiers et revenaient au sérieux après la fin de semaine. Je travaille dans un bar nommé "Bar du Port" parce que le magasin était situé à un endroit où on pouvait avoir une vue sublime sur la mer bleu clair, qui jetait ses vagues sur le sable blanc sous le soleil rayonnant. On était bien habitué à ne recevoir personne les lundi, mais on était obligé d'ouvrir, juste pour la forme.

Le lundi 22 février. Une date qui sera à jamais gravée dans ma mémoire, à cause des faits qui se sont produits cette nuit-là, aux alentours du Bar du Port. Comme chaque jour, à 19h, ma collègue Lana et moi nettoyons le comptoir et arrangeons la position des bouteilles d'alcool en espérant que quelqu'un franchisse la porte d'entrée. Le bar était désert, sans personne, sans son, on pouvait même entendre le bourdonnement d'une mouche qui survolait au-dessus de nos têtes. Lana est une jeune fille de 19 ans, plutôt petite de taille, mais mince, élégante et souple. Elle a les yeux en amande de couleur vert et les cheveux bruns et ondulés. Nous nous entendions bien et nous savions comment travailler en équipe, ce qui me plaisait beaucoup chez elle. Cette nuit là, une petite voiture noire se gara devant le magasin. Personne ne descendit. Elle était resté une demi-heure garée dans le noir, et de mon point de vue, je ne pouvais distinguer aucun signe de vie provenant de la voiture, comme si il n'y avait personne à l'intérieur. J'essayai donc d'ignorer cette

voiture malgré mes soupçons. Je m'endormis sur place quand après à peu près une heure, le bruit de pas légers me réveilla, mais je n'arrivai pas à les repérer. Ensuite la voiture s'alluma soudainement et je la perdue peu à peu de vue. Je me précipitai pour dire à Lana que cette voiture effrayante était enfin partie. Je criai son nom, mais je n'eus pas de réponse. Je cherchai donc le bar, la salle de bain, la cuisine, le balcon, l'entrée, mais Lana n'était nulle part. Elle avait disparu. Je commençais à me poser différentes questions : Était-elle partie plus tôt? S'était-elle enfuit sans me prévenir? Est-elle juste endormie quelque part où je n'avais pas cherché ? Rien. Je n'avais plus d'idée. Il n'était que 20h30 et on était supposés fermer à minuit ! Vous croirez peut-être, en lisant cela, qu'elle était juste partie parce qu'il n'y avait pas assez de clients, mais cela n'était pas du tout de l'habitude de Lana. Lana est le genre de fille qui travaille dur, qui n'abandonne jamais, et qui mettrait son métier en priorité avant sa vie personnelle. Pour cela il y avait définitivement quelque chose qui clochait. Et malgré tout, toutes mes suspicions se retournaient vers cette voiture étrange. Je décidai enfin de tenter ma chance et aller à la recherche de Lana. Je pris le chemin qu'avait pris tantôt la voiture et j'examinai chaque recoin de la rue. La rue était sombre et vide et après 20 minutes de recherche sans succès j'étais au point d'abandonner quand j'entendis des bruits qui me paraissaient comme une conversation entre deux hommes plutôt âgés. Je pus reconnaître les mots suivants : « qu'est-ce qu'on est supposé faire à présent, on n'était jamais arrivé à cette partie du plan, on ne s'attendait pas à ce que notre plan fonctionne». Ensuite la deuxième voix s'exclama : « Mais laisse-moi penser bon sang on voulait qu'elle paye, elle paiera cher. Ramène-moi la boîte à outils du coffre de la voiture». C'était en effet la voiture qui était garée devant le bar. Je ne pouvais plus attendre et ne rien faire, et je décidai de me mettre à l'action. Doucement je m'avançais peu un peu vers Lana que j'avais pu voir assise par terre, bandana sur la bouche et une corde qui lui serrait les mains l'une sur l'autre. Mon sang se glaça

quand j'aperçus un homme, de grande taille, aux cheveux noirs et bouclés, et portant un pantalon noir, veste noire, chemise noire, et chaussures noires. À côté de lui se tenait un autre homme, portant un chapeau noir, et à peu près les mêmes habits que le premier. Ils étaient en train de fouiller tous les recoins du coffre. Puisqu'il faisait assez sombre je parvins à marcher à quatre pattes jusqu'à atteindre Lana à quelques mètres de distance. Ces deux hommes ne m'entendirent même pas étant donné qu'ils se disputaient encore. Assis à côté de Lana, je fis sortir mon canif de poche et je coupai la corde qui empêchait celle-ci de bouger. Lana était plus que réjouie de me voir, ce qui me fit chaud au cœur. Sans aucun bruit, on se leva et nous nous précipitâmes vers le bar. Par malchance, mon canif tomba de ma poche et les deux hommes se retournèrent pour nous voir. Ils commencèrent à crier et notre seul réflexe fut de courir vers le Bar du Port. Les deux hommes coururent après nous mais on put prendre de l'avance. Ils décidèrent de prendre la voiture. Ils firent demi-tour ce qui nous donna la chance de prendre le relais. Mais malgré tout, la voiture commençait à s'approcher de nous et Lana et moi commençâmes à nous fatiguer. La voiture accéléra un peu trop et au moment où on rentra au bar la voiture ne put s'arrêter à temps et rentra dans le mur d'à côté. On les regarda saigner pour quelques secondes et on appela aussitôt la police.

Lana et moi avons eu une longue conversation où elle me raconta que c'était son ancien chef dans une autre entreprise. Elle avait découvert que cette homme-là vendait de la marchandise illégalement et elle raconta à la police. Il fut condamné à un an de prison. Il était venu ici pour prendre sa revanche. Après tout cela, on peut constater que c'était le temps de fermer le bar les lundis

Caramel.
Sujet 1.

La petite fille aux caramels.

J'habitais une petite maison sous les escaliers, les immenses escaliers que je devais gravir péniblement tous les jours afin d'aller au travail. C'était un travail de petit marchand, à peine suffisant pour me faire vivre moi, seulement moi. Ma pauvre petite femme était montée aux cieux quelques années auparavant après un rude combat contre la maladie. Ces quelques années m'avaient rongé de l'intérieur. J'étais vieux à présent. Je menais une vie triste, accablante, inutile. Pourquoi ne pas mourir ? Me demandai-je certains jours de cette vie. Puis je me rappelais cette phrase que ma femme disait souvent : « Quand je mourrai, je voudrais mourir avec un sourire sur le visage... ». Ce fut le cas, elle mourut dans la joie. Je voulais donc mourir heureux comme elle.

Un jour, je me réveillai (réveillai est un drôle de mot puisque je n'avais pas fermé l'œil de la nuit), je pris mon café pour pouvoir rester éveillé durant la journée. Je me dirigeai vers les escaliers menaçants, d'au moins sept cent marches, qui me paraissaient de plus en plus insurmontables au fur et à mesure où je vieillissais. Je gravis la première marche, puis la deuxième, puis la troisième... Les pensées et les souvenirs me hantaient. Je me souvenais du temps où la femme de ma vie et moi montions les escaliers ensemble, main dans la main, le cœur chaud d'amour. À présent, je marchai seul, le cœur vide, aussi vide qu'une boîte vide dans un tiroir vide, dans une maison vide. Je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre mon souffle au bout de ce qui me parut être une cinquantaine de marches. Un vent léger soufflait dans mon dos et semblait articuler les mots : « Quand je mourrai, je voudrais mourir avec un sourire sur le visage... ». Ces mots m'enveloppaient tels une couverture chaude. Ces mots me poussaient à ne pas me laisser tomber dans les bras de la mort. Arrivé sur mon lieu de travail, cette minuscule boutique où peu de personnes daignaient entrer, je sortis l'argent de la caisse pour compter le peu de monnaie amassé le jour précédent. Après quelques minutes, une petite fille aux cheveux d'or et âgée d'une quinzaine d'années pénétra dans la sombre boutique tenant un petit billet de cinq dollars entre les doigts. Elle choisit un caramel mou au beurre salé (le caramel favori de ma femme) et me tendit le billet de cinq dollars avec son caramel, en souriant. Son sourire angélique me rappela tant celui de mon épouse que je commençai à lui parler, de tout et de n'importe quoi, de ma femme, des escaliers pénibles que j'escaladais chaque jour, de la mort... Elle m'écoutait patiemment, attentivement, puis répondait, les yeux éclairés d'une lueur joyeuse, ce même sourire toujours affiché sur son visage délicat. Je ne sais exactement pourquoi, mais j'étais heureux, épanoui, personne n'aurait pu enlever le sourire et le bonheur que je ressentais. Lorsqu'elle me quitta enfin après quelques heures de discussion, elle dit : « Vous savez, vous avez beaucoup parlé de mort, et, je ne sais pour vous, mais moi, quand je mourrai, je voudrais mourir avec un sourire sur le visage... ». Puis, elle sortit du magasin qui avait semblé plus lumineux avec sa présence, en me saluant gentiment. Je restai là, figé dans la noirceur de la boutique. J'étais quasiment

certain de ne pas avoir mentionné cette phrase mais elle l'avait prononcée exactement comme mon épouse la proférait autrefois.

Elle vint me voir tous les jours après cela. Elle achetait son caramel, puis nous discussions des heures de choses diverses. Mais une chose restait la même, elle partait toujours en prononçant les mots qui avaient guidés ma vie pendant si longtemps. J'étais de plus en plus heureux. Son sourire et sa joie de vivre m'aidaient à remplir mon cœur à nouveau de bonheur. La maison, le tiroir et la boîte qui paraissaient si vides il y a quelques mois de cela, se remplissaient de souvenirs et de béatitude au fur et à mesure de nos rencontres. Je ne connaissais pas son nom, elle ne connaissait pas le mien, mais nous nous connaissions mieux que n'importe qui d'autre. Je la considérais presque comme mon propre enfant.

Un matin, je ne me réveillai pas. C'était la fin de mon existence. J'étais serein, j'avais vécu une vie heureuse, épanouie, j'attendais maintenant le paradis, mais surtout ma femme. Quelques instants plus tard, j'y étais. C'était magnifique le paradis, je n'en croyais pas mes yeux. Un parterre de fleurs multicolores couvrait le sol laissant échapper des odeurs extraordinaires, des arbres fruitiers m'entouraient, j'apercevais des lacs à l'eau émeraude... Mes yeux, incapables de résister à tant de beauté, laissèrent couler quelques larmes sur mes joues. Soudain, je vis ma femme, souriante. J'aurais dû lui courir dans les bras mais mon cœur et mon cerveau réalisèrent tous deux quelque chose au même moment. Je réalisai avec désarroi que la petite fille aux caramels avait remplacé ma femme dans mon cœur. Soit, j'aimais encore ma femme, mais je regrettais la petite fille. La phrase de mon épouse n'était plus la sienne mais celle de la demoiselle ; le caramel au beurre salé n'était plus le favori de ma femme mais celui de la jeune fille et son sourire lui appartenait à présent. Tout l'amour de ma femme ne pourrait jamais combler complètement l'absence de la petite fille aux caramels. J'allais vivre les mêmes années horribles que j'avais vécues lorsque mon épouse m'avait quitté, j'allais devoir gravir les marches de l'escalier encore une fois.

La rose écarlate

C'était un soir humide et morne, typique de l'hiver parisien. Je me promenais gaiement, profitant des derniers rayons de soleil, qui, je le savais bien, allaient sans tarder être remplacés par la profonde obscurité de la nuit. Je vis une petite fille sautillant vivement dans une flaqué d'eau, éclaboussant ainsi les passants. Je la pris en photo, comme j'avais l'habitude d'immortaliser chaque instant qui m'était agréable.

Le ciel devenait plus sombre à chaque instant, et il me semblait qu'une atmosphère mystérieuse s'installait. La rue pavée se vidait rapidement de ses passants : les ouvriers et les fonctionnaires, avançant rapidement dans la foule, semblaient vouloir à tout prix rentrer chez eux, et les grands bourgeois déambulaient impérieusement, comme si autour d'eux se pressaient leurs sujets.

J'observais tout de même que beaucoup moins de voitures encombraient la rue que d'habitude. Je me souvins pourquoi : depuis quelques semaines, dans toute la ville de Paris, de faux chauffeurs égorgeaient leurs passagers pour les dépouiller de toutes leurs richesses qu'ils avaient sur eux : leurs bijoux, leur argent, même leurs vêtements, si ces derniers semblaient coûteux. Je me dis que les compagnies de voitures devaient en souffrir financièrement...

J'en étais là dans mes réflexions, lorsque soudain, j'entendis un cri que je n'oublierai jamais. C'était un hurlement de femme, semblable à la plainte qu'émet un cygne avant de s'éteindre.

Mon premier réflexe fut de tenter de m'éloigner de la source de ce gémissement qui perdait rapidement son ampleur. Cependant, pris par un certain élan d'héroïsme, je me précipitai vers l'endroit d'où me semblait provenir ce son qui me hante toujours. J'estimais que la dame en danger devait se trouver vers la rue Muller.

En arrivant, je distinguai simplement une voiture qui filait à toute allure, comme si elle était coupable de quelque méfait. Mon premier instinct fut de la photographier. Probablement alerté par la forte lumière blanche produite par ma caméra, le chauffeur sortit sa tête par la fenêtre, me vit, et disparut dans l'obscurité emportant sa victime avec lui. Épouvanté, j'allai me réfugier chez moi où je sombrai, tout habillé, dans un sommeil étrange, qui ne me reposa que très peu.

Le lendemain matin, doutant presque des événements de la veille, je décidai de me rendre à ma boutique de photographie préférée : « Marchand & fils », afin de développer les photos que j'avais prises la veille. Devant le magasin, était stationnée une voiture noire et imposante, qui me rappelait un cheval pur-sang majestueux.

Je remarquai que, placée à l'arrière de cette bête de fer, était fixée une roue de secours, à laquelle était suspendue une petite rose rouge. Je m'attardais devant cette fleur, et, décidant que cette image était artistique, je la pris en photo.

Dans la boutique, le fils cadet de Mr. Marchand, le propriétaire, me sourit, et prit ma caméra pour en extraire la pellicule. Une heure plus tard, l'enveloppe contenant mes photos à la main, je rentrai chez moi.

Une fois assis confortablement dans mon fauteuil préféré, j'ouvris l'enveloppe, et je passai rapidement sur toutes les photos insignifiantes du coucher du soleil et des piétons. Finalement, je finis par tomber sur celle que je cherchais : la photo de la voiture qui s'enfuyait, et j'aperçus... que sur la rue de secours de la voiture dans la photo était suspendue... une petite

rose rouge, seulement moins fanée que la rose que j'avais immortalisée devant la boutique de Mr. Marchand!

Soudain, j'entendis un gros bruit provenant de la cheminée. Je m'en approchai et j'aperçus une pierre enveloppée dans une feuille de papier. Je pris la feuille, et je vis qu'un message avait été composé à partir de lettres découpées dans ce qui semblait être un vieux livre. Sur le message, on pouvait lire :

« Oubliez ce que vous avez vu. Sinon, nous allons assurer de vous le faire oublier. Laissez toutes les photos compromettantes au 4^{ème} lampadaire des escaliers de la rue Muller, comptant du bas vers le haut, aujourd'hui, à 23h59 précises. NE FAITES PAS DE COPIES OU DE DESSINS »

Je remarquai que le message était daté du 7 février 1934, le jour même. En guise de signature, il n'y avait qu'une minuscule rose rouge pressée sur le coin de la feuille. Ne croyant pas aux menaces de ce message, je décidai d'aller faire une copie de la photo chez « Marchand & fils », et aussi d'aller au rendez-vous pour démasquer les coupables. Je me sentais comme mon héros littéraire préféré, Sherlock Holmes, dans un roman de Sir Arthur Conan Doyle.

Cependant, en me voyant approcher de la boutique, Mr Marchand, qui pourtant m'avait toujours témoigné une vive sympathie, vint à la porte, le visage blême et plein d'effroi, et afficha une pancarte où l'on pouvait lire « FERMÉ ».

Perplexe, je retournai chez moi, et, pourtant moins confiant en mes capacités de détective, je me dis que j'allais dessiner la photo. J'allai m'asseoir à mon bureau, faisant dos à une grande fenêtre donnant sur mon jardin. Je me mis à recopier soigneusement le contenu de l'image sur une belle feuille blanche. Cependant, sur cette même feuille, je vis... une ombre. Je me retournai, apeuré, et vis un homme partir en courant. Il avait collé sur la fenêtre un message:

« Nous vous avons prévenu. Nous attendons également le dessin. »

Le message avait de nouveau, en guise de signature, une petite rose rouge pressée. Je fermai vivement le store, devenant de plus en plus nerveux. Ces êtres diaboliques, ces espions, étaient-ils donc partout ? Je rassemblai tout ce que je possédais concernant cette affaire : la photo de la voiture en fuite, la photo de la rose, mon ébauche de dessin, ainsi que les deux messages que j'avais reçus. Ces criminels, ces grands maîtres de la menace, avaient gagné.

Je mis tout cela dans une boîte, et je m'assis sur une petite chaise au milieu de mon appartement, loin de toutes les ouvertures : je n'osais plus m'approcher des fenêtres, dont je rabattis les stores, des deux cheminées, ni de la porte, que je bloquais à l'aide de quelques chaises. Je restai également loin de mon placard, et je demeurais ainsi, envahi par une anxiété paralysante. Cette attente me changea. Je devins paranoïaque, sursautant à chaque bruit, même les plus insignifiants.

Finalement, 23h30 sonnèrent. J'attrapai mon manteau et la boîte que j'allais livrer à ces monstres. Contrairement à mon habitude, je laissai ma caméra, et décidai de ne pas prendre mon revolver, pourtant destiné à me sortir d'une situation périlleuse, bien décidé à ne courir aucun risque.

Je marchai jusqu'au point de rencontre, tremblant comme une feuille sans pouvoir m'arrêter. Un homme, dont le visage était soigneusement couvert d'un foulard noir m'y attendait. Je lui tendis la boîte, et avant que je ne puisse partir, il m'entailla le poignet avec un couteau qu'il tenait jusqu'alors dissimulé.

Je m'effondrai d'effroi ou de douleur, je n'en sais rien. Je me réveillai le lendemain, à l'hôpital. Les médecins m'apprirent que je souffrais de graves problèmes nerveux, mais que l'entaille à mon poignet n'aurait d'autre conséquence que de me laisser une cicatrice.

Depuis, je reste chez moi, la porte bloquée par des chaises, les stores des fenêtres baissés, loin de toutes les ouvertures. Ma caméra, cet objet que j'aimais tant, mais qui est devenue la cause de ma misère, a péri dans les flammes de ma cheminée, où je l'ai jetée. Ces incidents ont changé ma vie, et grâce à la cicatrice qui me rappelle étrangement une rose, je m'en souviendrai pour toujours.

Sujet numéro 2

Les cris de l'écume

Ma nièce me regarda et posa sa tasse. Je gardai la mienne dans mes mains. C'est alors que le cliquetis des gouttes commença à se faire entendre. Puis, un violent coup de tonnerre fendit le ciel. Les bruits de talons cessèrent pour faire place à trois coups féroces contre la porte qui firent remuer la maison dans son ensemble. C'était si rare d'avoir des visiteurs sur cette île perdue du Pacifique...

Tétanisé, je ne trouvai pas la force de me lever. Je restai au fond de mon fauteuil, serrant la tasse de plus en plus fort entre mes mains tremblantes. Ma nièce, quant à elle, qui avait toujours été d'un tempérament curieux et courageux, se dirigea tranquillement vers l'entrée. Sous le poids de ses pas, les lattes de vieux bois de palmier grincèrent. Arrivée devant la porte, elle déposa sa main sur la poignée et la tourna lentement. La porte claqua alors violemment, et vint s'écraser contre le carreau du vestibule qui se brisa en un nuage de cristaux de verre.

Un homme entra. Il était vieux. On pouvait le voir à son visage sillonné par de profondes rides et à sa barbe jaunâtre mêlée par le vent et le manque d'entretien. Sa peau était sèche et pelée par endroit, séquelles probables du sel et de la chaleur qui bordent cette île perdue. À son allure, on pouvait deviner que c'était un marin qui avait passé plusieurs jours en mer. Je regardai ma nièce qui le fit entrer avec son plus beau sourire. Le vieil homme lui sourit en retour. Un sourire avenant et rempli de bonté qui me rappela celui de ma nièce. Cette petite, je l'avais retrouvée quinze ans plutôt...

C'était un jour de décembre orageux comme on en trouve souvent par ici. Les vagues se déchaînaient et l'écume n'était que tourbillon de dentelle. Je rentrai chez moi après une journée en mer des plus éprouvantes. La pêche n'avait pas été bonne une fois de plus et je me demandai bien ce que j'allais me mettre sous la dent ce soir-là.

Soudain, un cri, un cri qui résumait à lui seul toute la détresse du monde, m'ôta de mes pensées. Je me dirigeai craintif vers celui-ci. Lorsque je fus assez proche, je pus distinguer une petite boule bleue. Puis, m'approchant, tremblant comme une feuille de palmier, je finis par arriver nez à nez avec cette petite boule. À ma grande surprise, elle était dépourvue de vêtements. Cette petite boule bleue n'était autre qu'un nourrisson glacé par l'océan. Ne sachant que faire, je l'enveloppai dans mon manteau et retournai

dans ma maisonnette. Je commençai par la réchauffer, cette enfant tout droit sortie des vagues de l'océan. D'où venait-elle ? Comment avait-elle pu survivre ? Je n'eus jamais la réponse à ces questions.

Les jours passèrent, puis les mois et les années. Il était parfois dur de remplir nos assiettes à la nuit tombée, mais je faisais de mon mieux pour qu'elle grandisse dans un environnement confortable. J'aimais cet enfant, j'aimais ce cadeau que m'avait offert l'écume pour ne plus me sentir seul en ce monde.

Au début, je voulais la renvoyer vers la société ; elle aurait pu y grandir heureuse. Mais plus le temps passait et plus un sentiment égoïste naissait en moi. Je ne voulais plus qu'elle parte, je voulais qu'elle reste avec moi. C'était pourtant bien moi qui l'avais recueillie, élevée et aimée ! À mon grand désespoir, cette « petite boule bleutée », c'est ainsi que je la surnommais, avait développé un esprit de grande curiosité et était avide de connaissances. Elle me posait toujours des questions à propos de « l'autre côté de l'océan », et j'y répondais par des mensonges plus détestables les uns que les autres. J'essayais tant bien que mal d'estomper cet esprit curieux qui ne cessait pourtant de grandir jours après jours.

Le marin et ma nièce, qui ne l'avait jamais vraiment été, se regardaient. Dans son regard, la flamme de cette « petite boule bleue » s'était amplifiée. Un marin, qui avait sillonné et parcouru le monde ne pouvait avoir d'autre effet sur ma nièce. Un frisson me parcourut. Inconsciemment, je sentais que l'on m'arrachait ma petite fille sans que je ne puisse rien faire !

Elle le fit s'asseoir et celui-ci commença à parler avec un ton ému : « Y a environ une quinzaine d'années, un jour de décembre orageux, j'naviguai dans les eaux environnantes. À c't époque, j'avais encore ma p'tite Océane avec moi ». Une larme roula sur sa joue ridée puis il continua : « Mon bateau a fait naufrage pis j'ai jamais revu ma p'tite Océane. Ça fait quinze ans que j'la cherche ! » Il se précipita vers moi : « Mon bon M'sieur, cette ravissante jeune fille qui habite ici, elle me rappelle terriblement le visage de ma p'tite Océane ». Puis il se tut.

Je craignais ce moment mais je le repoussais, comme on repousse l'idée que la vie à une fin. Je n'avais plus aucune maîtrise de moi-même. Cet homme était bel et bien son père et moi, un parfait inconnu. Si j'aimais cette enfant, si je l'aimais vraiment, je devais la laisser partir car je savais qu'elle l'avait toujours voulu ainsi : quitter son île pour découvrir, apprendre et rencontrer de nouvelles personnes à aimer.

Je prononçai alors les quelques mots que je regrette encore aujourd'hui d'avoir déclamés : « Il est vrai qu'il y a quinze ans de cela, j'ai retrouvé un nourrisson déposé par l'écume sur cette plage. À son poignet était attaché un petit bracelet où le prénom Océane était gravé. ». Ce fut les dernières paroles que je prononçai devant ma nièce. Je ne lui avais jamais rien dit de tout cela... Toute chamboulée par cette révélation, Océane hésita un moment, puis se jeta dans les bras de son père. Elle me remercia une dernière fois, en pleurant, me suppliant de la pardonner. Elle me dit que je détiendrai toujours la première place dans son cœur, elle me promit qu'elle allait revenir me voir. Je ne la revis jamais.

Ma tasse était maintenant sous forme de débris à mes pieds et le café renversé. Au loin, on pouvait entendre le désespoir des vagues et les cris de l'écume...

CONCOURS DE NOUVELLE

Sujet n°1 :

L'ESCALIER À REMONTER DANS LE TEMPS

Par une nuit d'automne de l'année 2 034, un événement inexplicable m'est arrivé. J'avais passé une journée comme les autres à l'université, une journée très normale.

Après cette longue journée, je sortis de l'université et me dirigeai vers ma maison. Ce fut sur le chemin du retour que tout commença. Sur mon trajet, je fus surpris par une vieille dame qui criait des mots incompréhensibles mêlés à des larmes. Elle était habillée à la mode des années folles, de vieux vêtements remplis de poussière. Je commençais à distinguer les traits de son visage ridé. Elle avait des yeux vitreux comme la couleur du ciel juste avant une tempête, ainsi qu'un nez crochu et une bouche à laquelle manquait quelques dents. Elle n'était maintenant plus qu'à quelques mètres de moi lorsqu'elle me prit par les épaules et me dit :

« J'ai tant attendu ce moment... Tu m'as tant manqué! Pourquoi m'as-tu quittée? »

Pris de panique, ne comprenant rien, je me débattus, repoussai ses mains et me mis à courir à toute vitesse dans la direction opposée. Après un long moment de course, je m'aperçus que je ne savais pas où j'allais, mais la peur me disait que je devais continuer à courir. J'arrivai finalement à l'escalier en question, celui qui a changé ma vie.

Je descendais lentement l'escalier, pensif, lorsque l'image de la sorcière revint à mon esprit. Que voulait-elle? Je ne le savais point. Après quelques minutes à me poser des questions à ce sujet, la nuit tomba. Je revins finalement à la réalité et me rendis compte que je descendais toujours l'escalier. Je me retournai et remarquai qu'il n'y avait plus de début. Je fus abasourdi par cette absurdité. Lorsque je repris ma descente, je m'aperçus qu'il n'y avait plus de fin. Rêvais-je? Je recommençai à descendre l'escalier d'un pas plus rapide, lorsque je trébuchai.

Je me réveillai en sursaut au bas de l'escalier. Je devais m'être cogné la tête plusieurs fois puisque je ne me rappelais de rien. Il pleuvait maintenant à profusion par cette nuit sombre et sinistre. Cet endroit mystérieux et vieillot ne me disait absolument rien. Une voiture passa, mais elle n'était pas comme les autres, c'était une vieille voiture noire qui se camouflait dans le décor. Elle s'arrêta devant moi et une jeune dame en sortit. Elle avait des cheveux long et bruns qui recouvrait une tête ronde. Elle avait des yeux gris que je n'oublierai jamais. Cette femme me rappelait quelqu'un, mais je ne savais pas qui... Après un long silence, elle me demanda si j'allais bien. Je fis non de la tête. Elle m'invita chez elle pour soigner mes blessures. Je fis signe que j'aimerais bien. Elle me souleva en me prit par les épaules et me déposa sur le siège avant de la voiture. Sur le chemin, elle me posa plusieurs questions comme « Quel est

ton nom? » et « Où habites-tu? » et « Pourquoi étais-tu sur le sol? ». Je répondis que je ne me rappelais de rien.

Elle m'amena dans un énorme et luxueux manoir, où elle me soigna et me donna une soupe chaude. Elle me déposa sur un lit où je m'endormis.

Le lendemain, je me réveillai en douleur. J'analysai mes alentours, confus, me rappelant plus ou moins où j'étais. Il y avait une peinture accrochée au mur, que je connaissais très bien comme faisant partie de la collection du musée du Louvres, des meubles ornés d'or ainsi qu'une horloge grand-père qui affichait dix heures. Les quatre murs étaient couverts d'une tapisserie dorée. C'est à ce moment que la porte s'ouvrit brusquement. La jeune dame était dans le cadre de porte, un plateau à la main. Elle le déposa sur le meuble à côté du lit, et approcha une chaise. Elle s'y assit. Je l'observais, songeur. Elle était si belle. Après un long moment, je me rendis compte qu'elle m'avait parlé. Elle répéta :

« Bon matin! J'espère que tu as repris des forces parce que j'aimerais bien te poser quelques questions. »

Je répondis qu'elle pouvait. Elle commença par me demander si mon nom et mon âge m'étaient revenus. Je lui répondis par un acquiescement de la tête et lui dis que je m'appelais Joseph Adama et que j'avais 21 ans.

« Eh bien, Joseph Adama, tu peux rester ici aussi longtemps que tu en as besoin. »

Je la remerciai. Les jours passèrent très vite car, discuter avec cette jeune dame, dont le nom était Isabelle, fut très plaisant. J'ai fini par tomber en amour avec elle bien assez vite.

Un jour, lorsque j'avais entièrement repris mes forces, elle me dit lors d'une conversation que son anniversaire arrivait bientôt et qu'elle aimerait beaucoup me présenter à ses parents. Je lui demandai alors quand était sa fête. Aujourd'hui, je regrette encore lui avoir posé cette question. Elle me répondit le 26 septembre 1913. Abasourdi, croyant avoir mal entendu, je lui demandai de répéter. Elle me dit exactement la même chose. Pensant qu'elle me faisait une blague, je lui dis qu'elle paraissait beaucoup plus jeune qu'elle en avait l'air. Mais elle ne rit pas. Après un long silence qui semblait interminable, je lui demandai :

« En quelle année sommes-nous? »

« Nous sommes en 1934. Pourquoi me demandes-tu cela? » me dit-elle.

Je devins livide, ne savant pas comment réagir. Je reculai, apeuré, ne comprenant pas ce qui se passait. Je me sentais attaqué par son regard songeur. Je sortis de la maison, effrayé de la vérité. Je devais retourner chez moi, je ne pouvais pas rester chez elle, la femme qui je croyais être celle de ma vie. Je courus loin de cette maison cherchant loin dans ma mémoire le chemin que j'avais parcouru quelques semaines auparavant dans sa voiture. J'arrivai finalement à l'escalier.

Après un long moment, je me décidai à le monter. Le soleil commençait peu à peu à se coucher, la nuit allait arriver très bientôt. Je montais l'escalier lorsque je trébuchai encore une fois, puis ma tête se cogna de nouveau contre la rampe en pierre

Je me réveillai alors au haut de l'escalier. C'était déjà le matin. Je me levai et me dirigeai d'un pas fatigué vers ma maison. Sur le trajet, mes souvenirs revenaient peu à peu. Je rentrai chez moi et allai me coucher comme si rien ne s'était passé. Juste avant de m'endormir, je pensai à Isabelle, à ses cheveux, à

sa bouche, à ses beaux yeux gris, des yeux ayant la couleur du ciel avant une tempête... je réalisai enfin à qui Isabelle me faisait penser lorsque je l'avais rencontrée, à la vieille dame que j'avais vue le jour où tout a commencé. Elles avaient toutes les deux les mêmes yeux. Tout était clair à présent, la vieille dame... c'était Isabelle...

FIN...

UNE NUIT STRIDENTE

20 Avril 1980_7h15

Bonjour,

En ce moment même je suis dans ma chambre, sur mon lit et je réfléchis à ce que je veux faire plus tard.

J'ai déjà pensé à énormément de choses comme, architecte, professeur de sport, vétérinaire...

Oui, je sais, tout ceci n'a aucun rapport.

Je pourrai être écrivain, car j'ai l'habitude d'écrire tout ce que je fais. Mais je préfère le faire par pur loisir.

Bon ! Je me présente :

Kévin ,19 ans et...célibataire, si quelqu'un est intéressé...

Là, j'écris !

20 Avril 1980_16h00

Ouf ! Une pause !

L'université, ça a des avantages mais aussi beaucoup d'inconvénients.

Les cours... C'est long !

Bon ! J'y retourne !

20 Avril 1980_20h33

Oui ! Enfin les vacances !

Ça fait du bien !

Même si je vais devoir beaucoup réviser pour les concours...

Il faut fêter ça !

J'enfile mon manteau, prends mon carnet, mon stylo, mes clefs, mon porte-feuille, et j'y vais...Direction le Bar !

21 Avril 1980_00h15

Ouhlaa... Je crois que j'ai trop bu...

Je me suis assis sur les escaliers de Montmartre, Rue Muller.

Il faisait sombre, c'était très silencieux...

Aucun bruit.

Une voiture passa...

Tout à coup un cri strident sortit de nulle part, ça m'effrayai, je me réfugiai dans l'église située à quelques pas.

Toujours un peu pompette, je trébuchai sur un banc.

Je levai la tête et vis une ombre à travers les vitraux. Etrange...

Au début je crus que c'était une chauve-souris,

Même si c'est rare d'en voir ici, et puis j'aperçus de longues pattes toutes fines mesurant au moins un mètre de long.

Je clignai des yeux...disparue ! Je sortis de l'église toujours effrayé et rentrai chez moi en trottinant.

21 Avril 1980_12h47

Je viens de me réveiller.

J'ai un mal de tête fou ! Je n'aurai vraiment pas dû boire hier.

Je pense toujours à ce qui m'est arrivé.

Alors, oui, j'étais un peu saoul, mais je suis presque sûr d'avoir bien regardé.

Bon ! Je vais manger.

21 Avril 1980_13h30

C'est bon, Terminé !

Le repas était délicieux !

Je me dirige à présent vers mon jardin. Un train passe, un deuxième...

Oh ! J'aperçois une ombre au loin, elle se rapproche.

J'arrive à reconnaître peu à peu sa silhouette...

Non ! La créature !

Je cours me réfugier dans ma chambre !

Elle me hante, je la vois, elle ressurgit sans cesse dans mes pensées !

Une chose est sûr, je ne boirai plus jamais !!!

Un texte de Nyne Desjardins